

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Linguistique

A. THÉRIVE. — *Chantiers d'Europe*. Editions Excelsior, Paris 1933.

Ce livre de l'éminent critique du *Temps* pose et propose bien des problèmes. Nous ne retiendrons ici que celui qui concerne la langue hongroise, ou plutôt les langues de l'Europe.

M. Thérive évoque la polémique suscitée par la parution de la deuxième édition des *Langues dans l'Europe Nouvelle* de M. Meillet. Il relate l'incident Kosztolányi dont la protestation a seule été connue du public français¹.

Pas plus pour le hongrois que pour les autres langues, M. Thérive ne dénonce la cause des luttes que nous voyons surgir au cours du XIX^e siècle et qui se sont exaspérées de notre temps.

La raison de la « confusion linguistique » et des « combats linguistiques » réside dans le développement social de l'Europe au cours des deux derniers siècles.

La raison de la « confusion linguistique » et des « com-
viennent qu'à des élites peu nombreuses, disposant du loisir
nécessaire pour les cultiver. Or, au cours des deux siècles
derniers, nous avons assisté à l'avènement des classes
moyennes, à l'éveil du prolétariat et même aux premiers sur-
sauts de la paysannerie. Ces classes étaient rivées non seule-
ment à la glèbe nationale mais aussi à la langue maternelle.
Pour elles, la langue nationale était le seul instrument pour
penser. Alors que l'aristocrate hongrois du milieu du XVIII^e
siècle pensait en allemand ou en français, que le lettré pensait
en outre en latin, l'homme du « Tiers Etat » était réduit à pen-
ser en hongrois. Petöfi ne savait bien que le hongrois. Il était
incapable de penser en dehors du hongrois. Et comme il avait
besoin de penser et qu'il voulait absolument penser, force lui
a été de se forger une langue hongroise susceptible d'expri-
mer ce qu'il voulait dire.

(1) *Défense d'une langue nationale*, La Revue Mondiale, 15 janvier 1931.

Il y a là un dilemme simple mais coercitif : penser dans la langue nationale ou ne pas penser du tout.

Cette question s'est posée à tous les fils des peuples qui n'avaient pas eu la bonne fortune de jouer dans l'histoire un rôle dominant. Les peuples qui ont été incapables de faire de leur idiome national un moyen d'expression de la pensée moderne ont dû disparaître, comme les Vogoules, les Ostiaks. Ceux au contraire qui avaient assez de force pour assimiler la civilisation moderne occidentale se sont créé une langue nationale équipée à la moderne, munie de tous les raffinements, de tous les perfectionnements requis. Un poète comme Ady a trouvé, s'est en partie créé, un organe d'expression aussi puissant dans son genre, aussi moderne, aussi perfectionné que le nouveau poste émetteur de radiodiffusion de Budapest qui jette dans l'éther des appels en hongrois avec une force de 120 kilowatts.

M. Meillet a donc commis une erreur de fait quand il a écrit que l'aristocratie hongroise a imposé sa langue aux populations allogènes. L'aristocrate hongrois n'a appris le hongrois que depuis cent cinquante ans. Encore convient-il de préciser que de nos jours mêmes certains membres de l'aristocratie hongroise savent peu ou mal le hongrois. Ils pensent dans une langue étrangère, généralement en allemand. Ils l'ont apprise dès leur enfance, des bonnes, des gouvernantes et des précepteurs dont leurs parents les ont dotés. Ils ont eu ensuite le loisir et le moyen de voyager en Europe et de la pratiquer dans le pays d'origine. Le fils du peuple, lui, commence par épeler en hongrois les rudiments de la pensée moderne. Plus tard, s'il parvient à apprendre une langue d'occident, ce sera pour y transposer sa pensée hongroise, non pour y penser directement.

L'histoire de la langue hongroise ne se comprend pas si l'on ignore cet aspect de la question. Et il ne s'agit pas que du hongrois, il faudrait répéter la même chose du tchèque, du roumain, du serbo-croate, du finnois, de l'este, du néo-norvégien, etc.

Je reconnais que l'avènement des classes moyennes en Europe a abouti au compartimentage national. C'est que les classes moyennes sont condamnées, de par leurs conditions de vie, à penser et à agir dans le cadre national. Seules les aristocraties et les élites peuvent se payer le luxe inouï de penser dans le cadre et selon le mode international.

La tragédie des « Internationales » fondées pour le prolétariat par des intellectuels internationalistes, c'est justement de vouloir organiser quelque chose d'international avec les prolétariats rivés à la chaîne nationale. Dans un congrès inter-

national de vrais prolétaires, les orateurs ne pourraient se faire entendre que des représentants de leur propre pays. Ou bien ils devraient recourir à l'espéranto, en admettant qu'il aient eu le loisir et le moyen de l'apprendre.

Parler, écrire, en bref penser en hongrois, c'est donc le propre de l'homme de la plèbe, mais d'une plèbe qui a su conquérir de haute lutte le gouvernement de la pensée.

Les langues de ces nouvelles élites plébéiennes, elles possèdent d'ailleurs de sérieux avantages sur les vieilles langues de civilisation comme le français par exemple. Elles sont plus accessibles au peuple. Si le paysan ou l'ouvrier hongrois a mal aux yeux, il va consulter le *szemorvos*, le « médecin des yeux », tandis que le paysan de France va chez l'oculiste, un monsieur bizarre, qui porte un nom incompréhensible.

Aussi l'avènement de la démocratie entraîne-t-il une crise pour les langues de civilisation. Cette crise, M. Thérive la connaît mieux que personne. Elle s'explique par le fait que la langue, qui a été naguère le moyen d'expression d'une société de structure différente, ne répond plus aux nécessités nouvelles. Le français, formé par la société et pour l'usage de la société aristocratique d'avant 1789 est un outil difficile à manier pour l'ouvrier ou le paysan français de 1933. Son usage requiert un long et délicat apprentissage qui n'est pas à la portée de tous. A cet égard, le hongrois, le finnois, le néo-norvégien sont plus commodes.

Le compartimentage linguistique de l'Europe n'est donc pas le résultat d'une explosion d'impérialisme chauvin. Il est la conséquence de la démocratisation de l'Europe.

Les « chantiers » sont particulièrement actifs ces dernières années. Surtout dans le domaine linguistique, puisque le langage est l'instrument essentiel de toute pensée. Il y aurait beaucoup à dire des édifices linguistiques qui sont en voie de construction. Mais cela déborderait le cadre de ce compte-rendu.

Les lignes qu'on vient de lire sont des réflexions suggérées par le beau livre de M. A. Thérive. Elles n'impliquent pas une critique. Ce que dit l'auteur sur les choses linguistiques est en effet d'une excellente doctrine et la documentation est sûre, sinon toujours suffisamment étendue. M. A. Thérive est un des rares lettrés qui, en France, s'intéressent à la linguistique. Plus d'un de ses ouvrages en apporte la preuve. Les *Chantiers d'Europe* montrent que leur auteur sait penser en linguiste averti. Cela est exceptionnel de la part d'un penseur qui n'est pas linguiste de métier. On nous permettra de nous féliciter et de féliciter M. A. Thérive de cette heureuse exception.

A. SAUVAGEOT.

Oscar BLOCH. — *Dictionnaire étymologique de la langue française*, avec la collaboration de W. von WARTBURG. Paris, Les Presses Universitaires, 1932, in-4°, I. 405 p., II. 406 p.

Le nouveau dictionnaire étymologique, rédigé par deux romanistes aussi éminents que MM. O. Bloch et W. von Wartburg — dont le grand dictionnaire étymologique (*Französisches Etymologisches Wörterbuch*) est d'ailleurs en cours de publication, — résume, aussi bien pour le linguiste que pour le non-spécialiste, d'une façon précise et entraînante, les derniers résultats des recherches linguistiques dans le domaine gallo-roman. Composé sur un plan moins vaste que l'œuvre de Wartburg lui-même, il n'embrasse que les mots du français courant d'aujourd'hui. Mais en parcourant ces petits articles, si faciles à lire et qui, malgré leur extrême concision, ne manquent pas de suggérer quelquefois des idées complètement nouvelles, on a l'impression que rien n'a échappé à l'attention des auteurs et que, grâce à la connaissance parfaite de la matière, ils ont su choisir ce qui était vraiment important dans cet amas de données presque incontrôlables. Quant aux éléments hongrois passés en français — dont l'importance fut exagérée par Mlle Lovas avec si peu de succès¹ — M. Bloch se contente d'y consacrer une dizaine d'articles essentiels. Contrairement à ce que M. Dauzat dit du mot « coche » dans l'Histoire de la langue française (« du tchèque, par l'intermédiaire du hongrois », p. 184), il considère ce mot comme emprunté à l'allemand Kutsche, « ordinairement considéré comme emprunté du hongrois Kocz, du nom de lieu Kocz, près de Raab, Nord-Est de la Hongrie » (I. p. 156). Il faut remarquer que le nom du village en question est certainement Kocs et qu'il est situé dans la Hongrie occidentale. Au lieu d'esquisser aussi la théorie de l'origine tchèque du mot, il aurait peut-être mieux valu faire allusion à ce fait de syncrétisme entre coche, « bateau » (< caudica) et coche « grande voiture », qui a été déjà reconnu par Littré et récemment mis en évidence par un article de M. Jean Győry (cf. Mlle Lovas, o. c. pp. 61-62). Pour heiduque (I. p. 362) il est probable que le k de l'allemand Heiduck, qui est à la base du mot français, provient des formes attestées dans des langues balcaniques (roum. haiduc) et qu'il ne représente par le k du pluriel hongrois (hajdúk). Quant à hongre, il remonte certainement à Ungarus, Hungarus, qui continue, non comme M. Bloch le croit, le hongrois ogur (mot purement savant, inexistant dans la langue parlée), mais on- (o)gur, nom d'une tribu turk, appliqué également aux ancêtres des Hongrois. Pour sabre, il aurait été

(1) Cf. *Revue*, VIII-XI, p. 146-7.

nécessaire de débrouiller l'histoire de ce mot militaire, « d'origine mal éclaircie » (II. 247). Remarquons enfin, que le mot *schako* est emprunté au hongrois *csákó* et non *schako*, qui en est une forme germanisée (II. p. 260).

Les observations que nous venons de faire et qui ne se rapportent qu'à des détails faciles à retoucher, ne pourront, bien entendu, diminuer la valeur de cette œuvre de qualité qui restera pour longtemps, un vademecum des linguistes et, espérons, du public lettré également.

L. GÖBL-GÁLDI.

Vigo BRÖNDAL. — *Ordklasserne*. Partes orationis. Studier over de Sproglige Kategorier. (Etudes sur les catégories linguistiques). Gad, Copenhague, 1928, IX + 272 p.

— *Morfologi og Syntax*. Nye Bidrag til Sprogets teori. Gad, København, 1932, XVI + 108 p., 1 table.

Sans entrer dans le détail des théories fort intéressantes de l'auteur qui cherche à renouveler, quoique d'une manière trop abstraite, l'application des catégories aristotéliennes aux catégories grammaticales, nous nous bornerons à faire quelques remarques sur l'explication qu'il donne sur l'origine de l'article en hongrois. Dans les « *Ordklasserne* » qui contient l'essence de ses théories grammaticales, nous avons été bien étonné de lire la phrase suivante : « *Fra Tysk er den* (c'est-à-dire l'article) *sikkert laant til Slovensk og Ungarsk* (l'article a été certainement emprunté à l'allemand par le slovène et par le hongrois, p. 204). Un peu plus bas : « *Som Artiklen er laant fra Romansk til Baskisk og fra Tysk til Ungarsk og Slovensk, kunde den meget vel i Germansk (mulig baade ad østlige og vestlige Veje) stamme fra Vulgaerlatin og i Vulgaerlatin fra Graesk* (comme l'article a passé des langues romanes au basque et de l'allemand au hongrois, en germanique il pourrait très bien provenir du latin vulgaire qui, à son tour, le doit au grec, *ibid.*). En un mot, M. Bröndal semble admettre comme un fait acquis de la linguistique que l'article du hongrois aussi bien que celui du slovène est d'origine allemande. Néanmoins, ce qui est vrai pour certaines traductions slovènes de la Bible, où l'article est en effet calqué sur l'allemand, ne s'applique pas aussi facilement à l'histoire du hongrois. Notre article, inconnu encore au temps des plus anciens monuments de la langue hongroise (*Oraison funèbre, Complainte de Marie*) s'est développé en partant du pronom démonstratif, probablement au cours du XIV^e siècle, indépendam-

(1) B. RÉGER, *Nyelvészeti Füzetek*, XXIV, p. 18. Cf. SIMONYI, *A jelzők mondattana*, p. 69.

ment de toute influence étrangère. Rien ne prouve qu'à l'époque de sa formation, l'allemand ait exercé une influence quelque peu considérable sur le système morphologique du hongrois. Quoique la théorie esquissée par Bröndal et reprise aussi par un autre linguiste danois, M. Louis Hjelmslev, dans les *Principes de Grammaire Générale* (Copenhague, 1928, p. 84), ait été admise par Gabelentz (*Sprachwissenschaft*, p. 273) et aussi par quelques linguistes hongrois¹, elle ne devrait plus être prise en considération. Il est absolument inutile de vouloir attribuer à une influence quelconque toutes les innovations qui ont eu lieu pendant la vie millénaire du hongrois. M. Melich semble avoir suffisamment prouvé (*Magyar Nyelv*, XXIV, 4) que l'origine de l'article aussi bien que l'emploi du système des préverbes n'est pas dû à d'autres facteurs qu'aux lois intérieures et aux tendances diachroniques de l'évolution du hongrois.

Nous ne voulons pas longuement insister sur le danger de chercher à établir quelque rapport intime entre l'existence ou l'absence de l'article et le niveau intellectuel d'un peuple donné. Malheureusement, M. Bröndal ne peut pas renoncer à l'idée de considérer l'article comme le produit d'une culture très développée (*Morfologi og Syntax*, p. 28. *Ordklasser*, p. 203). L'article n'est pas un indice de la civilisation pas plus que l'infinif ou l'existence des catégories grammaticales dites « abstraites »¹. Par suite de cette hypothèse inadmissible, l'auteur est tombé dans la même erreur que Radu I. Paul qui essaya, il y a peu de temps, d'expliquer l'origine de l'article du roumain par une influence lointaine du grec, langue analytique, sur le thrace, langue des ancêtres de la race roumaine². « Pour qu'une langue possède l'article il faut qu'elle ait atteint « le plus haut degré de création, sur le plan des valeurs abstraites ».

Telle est l'idée de M. Paul et c'est à quoi se ramène l'hypothèse de M. Bröndal. Cependant les faits linguistiques de ce genre n'autorisent personne à en tirer des conclusions décisives sur l'infériorité ou la supériorité des races, des langues et des civilisations³.

L. GÖBL-GÁLDI.

Wilhelm von HEVESY. — *Finnisch-Ugrisches aus Indien*. Es gibt keine austrische Sprachfamilie. Das vorarische Indien teilweise finnisch-ugrisch. Wien, Manzsche Verlags — und Universitäts — Buchhandlung 1932, in-8, 382 p.

(1) *Ordklasserne*, p. 210.

(2) Radu I. PAUL, *Flexiunea nominală internă în limba română* (La flexion nominale interne en roumain), Bucarest, p. 10 et suiv.

(3) Cf. le compte rendu de A. GRAUR sur le livre de Paul dans le « Bulletin Linguistique », I, pp. 113-116.

Malgré certaines recherches très sérieuses sur les relations entre Finno-Ougriens et Indô-Européens¹, on est encore loin d'avoir tout éclairci et établi d'une façon définitive. Nous sommes très mal renseignés sur les rapports des Hongrois avec d'autres peuples pendant leur séjour au Nord du Caucase et même la provenance de nos mots d'emprunt ossètes n'a pas été expliquée par Sköld² d'une manière satisfaisante³. Beaucoup de rapprochements étymologiques proposés par M. B. Munkácsi dans les « *Árja-Kaukázusi elemek a finn-magyar nyelvekben* » (Éléments aryens et caucasiens dans les langues finno-hongroises, Budapest, 1901) renferment des indications précieuses qui ont déjà donné naissance à quelques nouveaux essais de synthèse⁴. M. Hevesy, qui a déjà esquissé ses idées sur les relations orientales des Hongrois dans une étude, parue à Londres⁵ sous un pseudonyme, s'est assigné la tâche de démontrer, d'une part, l'immigration aux Indes d'une tribu finno-ougrienne préhistorique d'où seraient issus plus tard les Hongrois (!) et de prouver, d'autre part, que les langues munda (santali, etc.), considérées par le P. Schmidt comme membres de la famille des langues « austriques », sont en relation avec le « sabar », langue de cette prétendue race finno-ougrienne primitive⁶. Il est à remarquer que cette hypothèse, une fois démontrée, modifierait tout d'un coup et même très sensiblement tous les faits acquis par la linguistique finno-ougrienne. « Quelle étroitesse de vues, quelle orthodoxie que celle de nos linguistes, représentants de la science officielle de Hongrie, qui n'ont montré aucun intérêt pour cette découverte capitale ! » Voici en quels termes touchants M. Hevesy s'en plaint : « Die rein wissenschaftliche Forschung, namentlich jene, die z. B. in Ungarn als massgebend gilt (Akademie der Wissenschaften), regiert jedoch zurzeit jedwede Möglichkeit eines Zusammenhanges zwischen Indien und den Magyarern, sie lehnt sie mit einer derartigen Intransigenz ab, dass dem Verfasser, auf eine seinerzeitige, an die kompetenste Stelle gerichtete und sogar wiederholte Anfrage, und ohne in seine Arbeit vorerst nur *Einsicht zu nehmen*, bedeutet worden ist, eine Studie, die die Aufdeckung eines Zusammenhanges zwischen Magy und indis-

(1) Cf. Jacobsohn, *Arier und Ugrofinnen*, Göttingen, 1922.

(2) H. Sköld, *Die ossetischen Lehnwörter im Ungarischen*. Lunds Univ. Arsskr. N. F. 1 Bd. 20. Nr 4.

(3) Cf. le compte rendu de M. L. Gaál, *Magyar Nyelv*, XXII, 56-60.

(4) Cf. M. V. Bröndal, *Mots d'emprunt en nordique primitif*, Copenhagen, 1928.

(5) F. A. Uxbond, *Munda-Magyar-Maori. An Indian Link between the Antipodes*. New Tracks of Hungarian Origins, London, 1928.

(6) On sait que, d'après l'explication très juste de M. J. Németh, le nom de peuple *sabir* ou *sabar* se rattache au radical du verbe *sap*. Cf. *kabar*, *kazar*, etc. *Magyar Nyelv*, XXV, p. 83-85.

chen (Munda) Sprachen zum Gegenstande habe, könne unter keinen Umständen der ung. Akademie der Wissenschaften auch nur vorgelegt worden » (p. 337). On ne peut que louer « l'intransigeance » de la linguistique hongroise. Quelques exemples tirés du livre de M. Hevesy nous suffiront à en démontrer la valeur réelle.

Dans l'« Allgemeine Übersicht » (pp. 9-10) on trouve une quantité de définitions inexactes comme : « Munda (Santali) A ist tief guttural (?), etwa wie Magy. ö, ö (!). » Nous serions très curieux de savoir pourquoi l'ö hongrois est précisément « guttural » (ce qui est d'ailleurs un terme traditionnel, mais imprécis de la phonétique générale). « Magy ö etwa wie das ö in deutsch. Hölle oder in Engl. but. » Il va sans dire que le mot « but » est souvent cité comme type d'une voyelle propre à l'anglais⁷. Il est absurde de vouloir reconnaître les catégories de l'animé et de l'inanimé du munda dans l'alternance vocalique *vasak* (des fers) ~ *sasok* (des aigles). A propos des voyelles de liaison « bindevokalen » *a*, *o*⁸, il n'hésite pas à suggérer l'idée d'une « gewisse, bisher unaufgeklärte Vokaländerung » (p. 14). L'auteur oublie qu'à côté de *vasak* on rencontre *szamarak* (des ânes), *lovak* (des chevaux) qui, malgré la voyelle de liaison *a*, sont des êtres animés ! Que dire de la forme verbale — *lak* (p. ex. *látlak* « je te vois ») que M. Hevesy compare aux formes exclusives et inclusives du duel et du pluriel en munda (p. 14) ? Les concordances phonétiques que l'auteur rappelle, ne prouvent rien en faveur de la parenté des deux groupes de langues. Il est impossible d'obtenir un résultat définitif en appliquant la méthode de M. Hevesy. Le fait que certaines alternances phonétiques se retrouvent également dans ces deux domaines très éloignés, peut être dû à des évolutions multiples et souvent divergentes. Les exemples cités pour le hongrois, n'appartiennent pas, dans la plupart des cas, au même stade de l'évolution de la langue et sont d'origines très diverses. Il est évident que *romt*, *ront*, *hiszem*, *hiszen*, *bizom*, *bizony* ne représentent pas un seul et même développement, phonétique (p. 25). On trouve encore nombre de remarques dépourvues de toute valeur scientifique comme celle-ci : « Ähnlich wie in Magy. das intervokalischesz (z, c) sich oft aus einem d (t) entwickelt hat und wir dort (c'est-à-dire en munda). Parallelförmigen wie (en hongrois) *áraszat* ~ *áradat* « Flut »; *Jézus* ~ *Jédus* « Jésus »; *piti píci* « klein »; *undoroszik* ~ *undorodik* « verabscheuen; usw. (p. 37)⁹. Il est également inutile de rapprocher le santali

(7) C'est le « but-Laut » des grammairiens allemands.

(8) Pour lesquelles la dénomination de « copulé » (p. 16) est tout à fait impropre.

(9) Rappelons que dans *áradat* ~ *áraszat*, *undorodik* ~ *undoro-*

CHITI CHAN ~ CHIKI CHAN « in Stücke brechen » du hongrois *flinta* ~ *filinka*¹⁰. D'ailleurs M. Hevesy ne semble pas tenir compte de phénomènes aussi généraux que l'assimilation et la dissimilation. Les doublets *gyalánt* ~ *gyanánt*, *szelel* ~ *szenel*, *talál* ~ *tanál* etc. ne sont dûs qu'à la force dissimilatrice de *l*. et de *n*. Au point de vue de la phonétique finno-ougrienne, le hongrois « *tömlöc* ~ *timnőc* »¹¹ n'a rien à voir avec finnois *silmä* ~ votiak *sim* (stamm *sinm*) p. 27. Le développement scola (!) > *iskola* ressemble autant à *school* > santali *ISKUL* qu'au français école < *schola*, qu'à l'italien *in iscuola* — ou au bantou *Kirisiti* < Christ, au malgache *latabatra* < la table, etc.¹² En résumé, les tentatives de rapprochement phonétique ont complètement échoué.

C'est pourquoi nous n'avons que peu de remarques à faire sur la partie morphologique. Il est inutile, de chercher la conservation plus complète du suffixe **-nk* ~ **-ng* dans hongrois *tátong*, *dűlőng* (p. 47), étant donné que l'*n* provient probablement d'une nasalisation à valeur expressive¹³. Tandis que la comparaison de quelques suffixes verbaux simples (pp. 46-7) donne l'occasion de quelques remarques justes, tout ce qu'est dit sur les suffixes composés, est inadmissible. Si d'une part le finno-ougrien **-nk* ~ **-ng* répond à santali *-g* et si le suffixe *-t* est commun à tous les deux groupes de langues, il est inutile et même contradictoire de ramener le suffixe composé *-gat*, *-get* (formé de *-g* + *-t*) à l'adverbe santali *gor* « quickly, instantly » (p. 49). Il est curieux de constater que M. Hevesy cherche à expliquer par le santali le formatif finno-ougrien de l'ablatif *-da* ~ *-ta* (p. 98), quoique cet élément ait été comparé à plusieurs reprises à l'ablatif indo-européen (ex. vieux-lat. *meritod*) et même à un formatif casuel des langues turk¹⁴. Mais les remarques de cette sorte, qui pourraient peut-être donner des indications d'un intérêt plus général sont très difficiles à trouver dans cet amas de faits incontrôlables et de rapprochements fantaisistes. Personne n'admettra que, contrairement aux explications très justes de M. Melich sur la for-

szik nous avons affaire à un changement de suffixe et que *piti* est un terme d'argot, réformé peut-être sur fr. *petit* !

(10) *Flinta* est emprunté de l'allemand *Flinte*, *filinka* (mot dialectal) présente un changement de terminaison en faveur du diminutif — *ka*.

(11) Plutôt *tömlöc* < *timnőc* (forme plus rapprochée de l'original slave).

(12) Cf. L. Homburger, *Les langues bantou* dans Meillet-Cohen, *Les langues du monde*, Paris 1924, p. 563.

(13) Cf. allemand *schrecken* ~ anglais to *shrink*, A. Sauvageot dans *Mélanges Vendryès*, p. 317 et suiv.

(14) Cf. J. Németh, *Az uráli és a török nyelvek ősi kapcsolata*, *Nyelvtudományi Közlemények*, LVII.

mation de la conjugaison objective du hongrois ^{14a}, l'élément *j* dans *kajjuk* remonte au pronom possessif *T* du santali (p. 91). M. Hevesy aurait dû tenir compte du fait que le *j* n'apparaît que tardivement dans cette désinence dont la forme primitive était *-uk*, *-ük* et que cet élément accessoire s'est introduit peu à peu par l'analogie du conjonctif-impératif en *-j*. En résumé, ces comparaisons morphologiques n'autorisent pas l'auteur à déclarer avec un ton de supériorité inexplicable : « Nach dem was im ersten Teile und besonders in dessen Abschnitt über die Formenlehre aufgedeckt worden ist, sind wir der Meinung, dass sich überhaupt weitere Beweise für diese Sprachverwandschaft erübrigen » (p. 113) ¹⁵. En effet, il aurait mieux valu passer sous silence la plupart des prétendues correspondances lexicales. Bien que M. Hevesy travaille surtout sur les données du Dictionnaire Etymologique de MM. Gombocz et Melich (*Magyar Etimológiai Szótár*), il les interprète souvent d'une manière superficielle, sans tenir compte des étymologies proposées. Selon l'auteur, santali « ANTHUL nicht bei Sinnen, verdummt, unvernünftig » correspond à hongrois « *antal*, verdummt (*Ursprung unbekannt*) », p. 119. Dans le Dictionnaire Etymologique il y a plus d'une colonne sur *antal* et ses dérivés (*antaly*, *andalog*, *andalodik*, etc), remontant au nom propre Antal (Antoine) ¹⁶. Quelquefois il confond les homonymes : ainsi il rattache le verbe *alit* — « meinen, dafürhalten », au radical *al* ~ *aj* (!) das Untere (p. 118), qu'il compare à santali AE (AYE) « Dafürhalten, Augenmass ». Il aurait fallu faire une distinction, selon le Dictionnaire Etymologique, entre *alit* I et *alit* II. *Alit* I (penser) se rattache plutôt au radical du verbe d'existence (cf. finnois *ole* ~ *oleftaa*, Simonyi, *Nyelvtudományi Közlemények*, XXIV, p. 5), tandis que *alit* II (diminuer, lâcher) représente en effet un dérivé de *al* ~ *alj*. Il est naturel que santali HATDAHAR « Milchstrasse » n'a rien à voir avec hongrois « *had út* » (p. 188) ¹⁷. M. Hevesy a tort de vouloir rejeter l'étymologie slave de *beszéd* (p. 142), *buja* (p. 153), *hála* (p. 187). Aucune de ses objections ne peut être prise au sérieux. Il suffit d'en citer une : « sant. BHASA » Sprache Rede, Gespräch (Hindi bhasa) ~ magy. *beszéd*, *besze* ¹⁸ « weil es nicht feststeht, wie das-a des slav. *besada*

(14a) J. Melich, *A magyar tárgyas igeragozás*, Budapest, 1914.
A. Horger, *A magyar igeragozás története*, Szeged, 1931, pp. 59-64.

(15) Comp. « ...unsere These, die weiterer Beweise, wie wir glauben, gar nicht mehr bedarf... » (p. 339).

(16) Cf. en français Alphonse, guillotine, silhouette, poubelle, etc.
A. Dauzat, *Histoire de la langue française*, Paris, 1930, pp. 256-7.
Migliorini, *Dal nome proprio al nome comune*, Ginevra, 1926.

(17) Même la forme « *had út* » est très discutable, on dit plutôt « *hadak útja* ».

in Magy. beszéd verlorengegangen ist ».. Pourquoi supposer *teiz comme forme primitive de *tiz* (dix) pour établir le rapport avec bengal *dis*, des (p. 323) ? M. Hevesy ne manquera pas de reconnaître que le nom de nombre hongrois aussi bien que finnois *kah-deksan* (huit, dix moins deux) et *yh-deksän* (neuf, dix moins un) remontent au même mot d'emprunt d'autant peut-être de l'époque où le *k* indo-européen était en train de se changer en sifflant ou plutôt en fricative. Aucun rapport étymologique ne peut exister entre santali *BER*, *Asuri BERA* « Sonne, Tageszeit, Gelegenheit » et finnois *vuorekausi* (1) ¹⁹. « Tag und Nacht » où *vuoro* veut dire « tour, succession » (p. 138). Bien des fois l'auteur ne prend pas en considération les faits les plus connus du vocabulaire comparé des langues finno-ougriennes. S'il les connaissait à fond, il ne rangerait pas dans la même rubrique finnois *vuosi* « année » et hongrois *út* (chemin, comp. santali *BAT* « Weg, Zeit », p. 135) étant donné que *vuosi* est représenté par hongrois *-val* dans *taval* ~ *tavalý* (l'année passée). Faut-il citer encore les mots que M. Hevesy prétend avoir relevé, mais qui n'existent pas en hongrois (exemple : *betea*, *betia*. « Krankheit », p. 140) ? Il est erroné de citer pour le finnois des formes telles que *vere*, *vete*, *vaske* (radical : *vere* —, nominatif : *veri*). Quelle exactitude philologique que de citer « Magyar Nyelv XLIV » (p. 75), quand l'année XXIX est encore en cours de publication ! Pourquoi chercher aux Indes l'origine de plusieurs mots du langage expressif et enfantin (exemples : *bamba*, *bambú*, *bamdu* (?), p. 150. *Csepe*, p. 161), ainsi que celle de certains termes dialectaux ? N'est-il pas plus raisonnable d'expliquer le verbe *abázol* « vergeuden, etwas verschwenden (connu dans la Hongrie Occidentale qui confine à l'Autriche) par autrichien *abasen* « bei den Gerbern, die haut auf die fleischseite abschaben » (Dict. Etym.) que de le faire remonter à santali *ABOSTA* « Vergeudung, Verschwendung » (p. 115) ? Il est bien probable que la seule constatation qu'on puisse dégager de l'œuvre de M. Hevesy se rapporte plutôt à l'histoire des langues iraniennes. A coup sûr, santali *GARHAO* « machen, zubereiten » (Hindi *garna*) ~ voliak *kar-* « machen, tun, handeln », vogoul *kiergar* « eisern » (kier Eisen) ²⁰ représentent également le radical indo-européen *kar-* aussi bien que *MANJHI* (« a village chief, a village headman, a santali male ») correspond à vo-

(18) La terminaison *-d*, faisant partie du radical (*besoda*) a été confondue avec le diminutif *-d*, par conséquent *Besze* est qu'une forme refaite.

(19) La forme exacte est « *vuorokausi* ».

(20) Cp. hongrois « *kard* », qui est d'origine ossète.

goul mañši (-Xum), hongrois magy(-ar), dérivés du même radical que sanscrit manuša (p. 238-40) ²¹.

L'étude approfondie de ces éléments communs à trois groupes de langues si distinctes, pourrait jeter des lumières sur l'expansion de la civilisation aryenne.

L. GÖBL-GÁLDI.

LITTERATURE ET HISTOIRE LITTERAIRE

Correspondance de Liszt et de Madame d'Agoult. — Paris, Grasset, 1933, in-8°, 454 p.

Le roman d'amour de Liszt et de la comtesse d'Agoult s'éclaircit peu à peu. Il se purifie et s'enoblit à mesure que les publications de documents authentiques se multiplient. Déjà les *Mémoires de Mme d'Agoult* (Calmann-Lévy, 1927) sont venus fournir, en face d'une légende entretenue par malveillance et jalousie, le témoignage de l'héroïne elle-même. Le petit-fils, M. Daniel Ollivier, en publiant les lettres échangées de 1834 à 1840, projette sur le drame intime sa véritable lumière.

Les années du roman — 1833 à 1844 — apparaissent désormais, et nettement, comme l'épisode le plus important de ces deux vies. Mais l'intérêt de ces lettres ne se borne pas à la seule illustration du roman de Liszt et de Mme d'Agoult. La variété et l'abondance des détails apportent une contribution de première importance à l'histoire générale de l'époque, en faisant apparaître, parfois d'un mot, mais toujours avec la puissance du détail vécu, Chopin, Berlioz, Heine, Sainte-Beuve, Vigny, Balzac, George Sand, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Lamartine, Musset, Lamennais.

Le récit des voyages de Liszt à travers l'Europe est riche de renseignements pittoresques ou curieux, et les billets de la comtesse aident à comprendre comment, avant de devenir, sous le nom de Daniel Stern, historienne, moraliste et écrivain, elle sut trouver, auprès du musicien, l'aliment spirituel que réclamait sa nature.

Les faits extérieurs étaient connus depuis longtemps. Mais les âmes des deux héros restaient encore dans l'ombre. Les sources jusqu'ici accessibles, — parmi lesquelles le roman de *Nélida*, conçu dans la douleur de la rupture, ne donnait que des explications trop partiales, — étaient manifestement insuffisantes à l'historien soucieux d'exactitude et d'équité. La publication de ces lettres présentait mille difficultés, car beaucoup de dates manquent et beaucoup de billets ont disparu,

(21) Cf. Munkácsi, o. c., p. 454.

surtout parmi ceux que Mme d'Agoult écrivit de 1833 à 1839. Mais, malgré ces lacunes, elles ont l'accent de la vérité; elles font honneur à l'un et à l'autre des acteurs du drame. Grâce à elles est rendue à cet épisode de passion et de renoncement la véritable palpitation de la vie.

André CŒUROY.

Marcel HERWEGH. — 1° *Au Printemps des Dieux*. NRF, 1929. 2° *Au Banquet des Dieux*. Peyronnet et Cie, 1932, 3° *Au soir des Dieux*. Ibid., 1933.

Ce n'est pas le rapport liant entre eux les facteurs idéals, vertus, erreurs, qui maintient l'équilibre mental du génie au milieu de ses enfantements épuisants, c'est la régénération incessante jaillie de leur enfance éternelle. Génie n'est pas folie, mais éternelle enfance. Il pêche et se trompe avec une sincère innocence, juge sans préjugés, forme des lois nouvelles ou bien leur obéit. Son enthousiasme est sans limite. Sa sensibilité, sa lassitude, sa jalousie, son antipathie réagissent immédiatement aux sensations, et il fait souvent la mauvaise tête. Les enfants ont presque tous du génie, mais il nous en reste peu de chose, sans quoi nous paraîtrions ridicules ou fous. Nous méconnaissons les ressorts psychologiques secrets de leurs actes, leurs silences mystérieux, leurs passions constructives ou destructives. Le génie demeure toujours enfant; comme l'enfance, nous le connaissons mal, et nous n'en saurons jamais assez pour y démêler les motifs des chefs-d'œuvre éternels.

Marcel Herwegh a rendu un grand service au monde cultivé en publiant les trois livres cités plus haut, résultats de recherches persévérantes. Il nous fait mieux connaître François Liszt, Richard Wagner et Georges Herwegh, ainsi que la vie intérieure de leur entourage immédiat, de leurs amis, de leurs contemporains, grâce à la publication de lettres restées ignorées, de quelques articles, de poèmes de Georges Herwegh que Liszt a mis en musique, et par la mise au jour de nombreuses données de leur vie intime. Tous ces documents rapprochent de nous cette époque et les grands hommes qui nous occupent sans qu'ils perdent rien de leur grandeur.

1° *Au Printemps des Dieux*, contient la correspondance de la comtesse d'Agoult et de Georges et Emma Herwegh, ainsi que les lettres que Cosima de Bülow a écrites à Emma Herwegh. Marcel Herwegh présente l'ouvrage dans un Avant-Propos où il soutient que selon lui le moment est arrivé de mettre le point final à cette aventure, rendue depuis longtemps trop célèbre dans différentes versions, où la passion de la jeunesse

entraîna Liszt et la comtesse d'Agoult. Il est temps de voir sous un autre jour cette femme d'esprit distingué, auteur de *Dante, de Goethe* et de *l'Histoire de la Révolution de 1848*. On n'a pas le droit de douter de la supériorité de la comtesse d'Agoult, et c'est avec justice que Marcel Herwegh réclame le respect de sa mémoire. Il a oublié quelque chose dans sa mise au point. Son silence dans l'Avant-Propos en ce qui concerne Liszt laisse au lecteur l'impression que Liszt était de mauvaise foi, pour ne pas dire plus. Les lettres publiées n'en fournissent point la preuve, mais l'Avant-Propos ne le nie pas. Il est vrai que le caractère de Liszt est bien connu, mais à part quelques remarques accidentelles, rien ne met le lecteur à même de se rendre compte de sa grandeur et ses caractéristiques, qui ne sont rendues sensibles que dans les lettres de Cosima de Bülow. Or Cosima était sa fille.

2°-3° Les deux autres volumes contiennent des lettres et le récit d'événements, inconnus ou mal connus, fort adroitement présentés et munis de références et d'explications, de telle sorte que les deux volumes présentent la même unité de structure. Ces deux livres sont particulièrement précieux comme études de mœurs.

Le Banquet des Dieux s'ouvre par un préambule du Docteur Henri Colomb, et un commentaire du même, de grande valeur, termine le troisième volume.

Rappelons entre autres l'étude de Cosima Wagner « *A François Liszt, hommage de sa fille* », (Au soir des Dieux) et faisons observer que les hommages exprimés s'adressent plutôt à Wagner sous le couvert de la gloire de Liszt. Une admiration beaucoup plus profonde pour son père s'exprime dans les lettres que Cosima de Bülow écrivit à Emma Herwegh (Au Printemps des Dieux). On nous permettra d'en citer quelques lignes :

« Je vous écris de Weimar, à l'ombre des ailes du génie, auquel j'ai communiqué votre phrase-pensée à son sujet. Mon Dieu, que vous avez raison, ma très chère Emma et que vous parlez juste en appliquant ce mot « grandiose » à cette personnalité qui semble avoir été faite d'amour et d'inspiration !... »

« Je me consume en vœux incessants pour lui; je lui souhaite je ne sais quoi de vague, de grand, d'infini; que peut-on lui souhaiter de positif ? Les prospérités de la terre ? Sa grande âme ne peut que les dédaigner. Le royaume du ciel ? Mais il est à lui. Tout au plus puis-je demander que le monde se fasse meilleur à ses yeux, afin qu'il ne reste pas trop étranger en cette étrange mêlée de la terre. »

Edmond BODNÁR.

L. TAKÁCS. — *Der Ungar in der Welt*. Budapest, in-8, 364 p., Georg Vajna et C^o, 1934.

L'auteur s'est proposé de tracer à grands traits un tableau de la Hongrie intellectuelle, telle qu'elle s'est manifestée depuis le milieu du XIX^e siècle jusqu'à nos jours. Ce gros volume, écrit dans un langage subtil, est indispensable à tous ceux qui, sans s'intéresser spécialement à l'histoire générale des Hongrois, désirent pourtant avoir une vue d'ensemble nette sur le rôle de la Hongrie intellectuelle en Europe au cours de ces cent dernières années. De nombreuses illustrations et hors-texte insérés dans le volume, complètent l'agrément de ce livre extrêmement distingué.

T. B.

Henri BERNAY. — *L'armure du Magyar*. Paris, éd. Larousse, 1932. (Contes et romans pour tous).

Récit romanesque des péripéties d'un ingénieur français et de ses deux compagnons dans les Carpathes, récit truffé de hasards, de rencontres extraordinaires et de réussites aussi merveilleuses qu'imméritées. Le roman promène dans un paysage sans précision ses personnages sans relief. Deux hommes bons, deux hommes méchants, deux femmes angéliques, et le tout finit par un double mariage.

Il n'y est presque pas question de la Hongrie ni des Hongrois.

Charles JOSÉ. — *Le crépuscule des Habsbourg*, adaptation française de M. Francis-F. Rouanet, Paris, Tallandier, éditeur, 1930.

Une vaste et imaginaire conspiration dirigée contre la dynastie autrichienne, racontée, d'une façon assez confuse, dans le cadre d'un naïf roman d'amour. Ce n'est pas de l'histoire romancée, mais du roman greffé sur l'histoire.

Y.

Magda GÁLOS. — *Sigismond Justh et Paris*. Contributions [*sic*] à l'histoire des relations littéraires franco-hongroises dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Budapest, 1933, in-8°, 120 pages (Travaux de l'Université de Pécs, 36).

Sigismond Justh (1863-1894) a trop peu vécu pour avoir laissé une œuvre considérable et parfaite, et son nom est aujourd'hui un peu oublié, « même dans sa patrie ». Il y a pourtant des mérites de premier ordre dans le *Livre de la Poussta* (traduit en français par G. Vautier qui fut un grand ami de Justh), la *Légende de l'Argent*, *Ganyó Julcsa*, *Fuimus*, et les

Français doivent savoir que c'est chez eux, au contact de leurs hommes de lettres et de leurs journalistes et dans la fréquentation des salons parisiens, qu'une haute et délicate sensibilité trouva son « climat » le plus favorable. Chose curieuse et particulièrement digne d'intérêt, l'influence française agit sur Sigismond Justh comme un stimulant qui développe les énergies latentes : loin de la dénationaliser, elle contribua à développer dans son âme « l'amour de son pays et de sa race » et à faire de lui « un écrivain éminemment hongrois ». Episode particulièrement riche de sens et de nuances dans l'histoire des relations littéraires franco-hongroises. Soyons reconnaissants à Mlle Gálos de s'être attachée à le reconstituer.

Aussi bien a-t-elle pu profiter d'un certain nombre de pièces inédites : 33 lettres de Justh à Mme de Coudekerque-Lambrecht, à Etienne Apáthy, à M. Jules de Pekár, 20 lettres adressées à Justh par le baron Coubertin, François Coppée, Mlle Read, P. Bourget, Sully-Prudhomme, Taine, Maizeroy, etc., 3 lettres du comte de Polignac sur Justh. Et ces lettres, reproduites en appendice (p. 70-111), donnent à cet essai un intérêt particulièrement vif.

Mais il ne semble pas que Mlle Gálos en ait toujours tiré tout le parti possible et qu'elle en ait vraiment incorporé tous les éléments essentiels dans la trame de son récit. Peut-être aurait-elle pu insister sur les projets conçus en 1891, d'accord avec A. Feszty, pour fonder en Hongrie une grande revue illustrée (cf. p. 88) et suivre avec plus de précision chronologique le développement d'une vie où les questions de santé, les déplacements à la recherche du soleil qui réconforte (en Egypte, aux Indes, etc.), les amitiés rencontrées et les admirations éprouvées jouent un rôle considérable qui doit être indiqué à sa place exacte dans cette biographie et dans cette analyse critique. Pourquoi n'avoir pas noté dès le début (voir seulement p. 47) le pessimisme originel de ce malade dont les lettres abondent en remarques philosophiques sur la vie, sur la solitude et sur la mort ? Il fallait expliquer l'origine et la valeur de ses considérations sur l'esprit du peuple hongrois (p. 92), sur la façon dont il a présenté l'aristocratie hongroise dans son roman sur la *Légende de l'Argent* (p. 93). Et, qui sait ? Il y avait peut-être de bien jolies choses à dire sur certains écrivains français, Taine, par exemple, qui voit dans la Hongrie un peu mystérieuse une source puissante de renouveau littéraire : « Combien nos vieilles sociétés compliquées, écrit-il en 1892, sont des sujets usés ! et quel intérêt puissant présentent les âmes primitives et les climats non encore domptés ou domestiqués ! ». N'y aurait-il pas eu, enfin, une étude à faire sur le style même de Justh, si alerte, si incisif, si personnel et si « français » ?

Nous aurions aimé voir Mlle Gálos dégager avec plus de force la contradiction latente qui existe chez Justh à propos de Paris, et rien n'aurait mieux éclairé cette physionomie et la nature de l'influence que la France exerça sur lui. Il fut à coup sûr « amoureux de Paris », comme le sera plus tard le poète André Ady (p. 6). Mais il ne se prive pas de proclamer la décadence d'une ville en l'avenir de laquelle il ne croit plus (p. 44, 69).

Le livre se lit avec agrément, en dépit de quelques fautes d'impression (dès le titre même, où « contribution » doit être employé au singulier, p. 50 « dégénération », lire « dégénérescence » ou « décadence »; p. 120, « littérature », lire « littéraire ». On est un peu étonné de constater que le 6 décembre 1892, Justh se trouve « à la frontière indo-cachemirienne » (p. 76) et que, le lendemain (p. 88), il se repose à Menton : on rectifiera aisément en reportant à 1891 la lettre de la p. 88. Sera-t-il permis — mais Mlle Gálos est ici complètement hors de cause — de signaler aux imprimeurs hongrois combien un lecteur français est choqué quand un mot n'est pas coupé, à la fin d'une ligne d'impression, conformément au son des syllabes distinctes. Est-il si difficile de séparer « ga-gner, ta-bleau » et non « gag-ner, tab-leau ».

Louis VILLAT.

BEAUX-ARTS

Emile HARASZTI. — *La Musique hongroise*. Paris. Laurens, 1933, in-8, 128 p., ill. (Collection « Les Musiciens Célèbres »).

En consacrant à la musique hongroise, de ses origines à nos jours, un volume rapide, mais complet, M. Emile Haraszi, ancien directeur du Conservatoire National de Musique de Budapest, comble une lacune dans la musicologie de langue française. Écrit avec agrément, illustré avec goût et abondance, son ouvrage suit pas à pas l'évolution de la musique hongroise, sans omettre de signaler à chaque instant les influences actives ou passives, provoquées ou subies par celle-ci, dans l'histoire générale de la musique. Les problèmes de la préhistoire font toucher, dès le début, au mystère du folklore. Le chant grégorien, les jongleurs et les trouvères, la musique instrumentale au moyen âge, l'art italien et franco-flamand trouvent leur place dans les influences primitives. Puis vient l'influence turque, dont peu à peu se dégage la mélodie hongroise accompagnée, comme elle se dégage un peu plus tard de l'influence italienne. La complexité de l'histoire de la musique hongroise

au dix-septième siècle est particulièrement bien mise en lumière. De nombreux renseignements sont donnés sur les instruments, souvent dédaignés par les historiens trop soucieux de la pure morphologie : le cor d'olifant, le *Kobož*, le luth, la vielle, la viole spécifiquement hongroise, la pochette, le *tzimbalom*, le *tárogató*, l'orgue. Enfin les danses hongroises — danses des haydoucs, danses de recrutement ou *verbunkkoche*, danses marchées ou *palotaches*, quadrilles ou *Körmagyar*, danses raffinées ou *tchardaches* — se conjuguent avec le développement du théâtre national, et notamment de l'opéra (dont le premier, au début du 19^e siècle, est *Béla Futása* (La Fuite du Roi Béla) de József Ruzitska), pour former le véritable style hongrois, avec Ferenc Erkel en tête, Liszt, et la jeune école contemporaine qu'entraînent Béla Bartók et Zoltán Kodály.

Le lecteur français ne manquera pas d'être touché de l'hommage que rend l'auteur au trouvère provençal, Pierre Vidal, qui vint à la cour du roi de Hongrie en 1198, lors des fiançailles du jeune monarque avec la fille du roi d'Aragon, et qui mit en vers le souvenir de son séjour. Il va sans dire que Berlioz n'est pas oublié : sur la *Marche de Rákóczi*, telle qu'elle a été introduite dans la *Damnation de Faust*, l'auteur donne des indications fort intéressantes

André CÉUROY.

DROIT, SCIENCES SOCIALES ECONOMIQUES ET POLITIQUES

Joseph RUDINSKY. — *La révision du Traité de Trianon. L'Article 19 du Pacte de la Société des Nations*. Recueil Sirey, Paris, 1933, 167 pages.

L'ouvrage de M. Rudinský, que l'on peut considérer comme un livre mi-politique mi-juridique, et qui se compose en effet de deux parties, est dédié à Björnsterne Björnson « défenseur de la nation alors la plus malheureuse de l'Europe ». M. Rudinský acceptera certainement de bonne grâce que nous ne traitions ici que la première partie de son livre, soit 126 pages sur 267 laissant de côté la deuxième qui appartient plutôt à la catégorie des pamphlets politiques.

M. Rudinský s'efforce d'interpréter l'article 19 du Pacte de la Société des Nations qui, nous avons le regret de le dire, n'a jamais été instituée à l'intention de la Hongrie.

Il part du principe que tous les traités internationaux sont, indépendamment même de la morale et de l'éthique, juridique-

ment valables, principe dont le bien-fondé n'a jamais été contesté par les juristes, au moins à notre connaissance. Notre auteur a seulement oublié d'ajouter que ce principe appelle un complément de prudence nous voulons dire que, plus on s'éloigne de la « morale », plus on risque de bâtir sur sable et de rendre illusoires les effets des traités internationaux, conclus de la façon la plus « juridique » du monde. D'autre part, ses arguments semblent faussés par une peur presque enfantine de laisser échapper la moindre possibilité d'allusion à un changement territorial quelconque. En parlant de la validité des traités internationaux, M. Rudinský est amené à parler de la théorie de Pradier-Fodéré (à laquelle nous ne souscrivons pas non plus), sur la validité des traités internationaux et suivant laquelle les contrats internationaux pourraient n'être valable que pendant une génération. Une terreur nouvelle s'empare de M. Rudinský qui s'empresse de déclarer que les dispositions territoriales de tel ou tel traité ne sauraient être affectées par l'application éventuelle de ce principe qui pourtant n'a rien de juridique, puisqu'il s'inspire uniquement de considérations d'ordre pratique et empirique. En revanche, nous sommes tout à fait d'accord avec notre éminent auteur sur ce point que la clause « *rebus sic stantibus* » n'est pas une norme juridique, et qu'il ne peut pas y avoir de rupture unilatérale (du point de vue de son bien-fondé juridique) au cas où les parties ou une des parties, ayant constaté un changement par rapport à la situation primitive, existant au moment de la passation de l'accord, n'ont pas ou n'a pas encore reçu satisfaction quant à la revision à l'amiable du contrat en question. En parlant de la conférence ou plutôt du protocole de Londres (1871), notre auteur y voit, avec raison : — selon nous — la condamnation de la clause « en tant que motif juridique de la rupture unilatérale des traités ».

Après de longues considérations auxquelles on ne peut rien reprocher, sur l'interprétation des traités en général, M. Rudinský entreprend de récapituler exactement et consciencieusement les phases différentes de la genèse de l'article 19. Ensuite il procède à l'interprétation de cet article du point de vue du « Droit en vigueur » et il recherche en premier lieu ce qu'il faut entendre par des « traités devenus inapplicables ». Faisons observer en passant que notre auteur néglige le texte anglais, qui est le texte primitif, pour s'appuyer uniquement sur la version française qui comporte pourtant de graves erreurs de traduction. Quant aux traités pouvant devenir inapplicables il faudrait les chercher dans les traités qui « s'accomplissent périodiquement ». M. Rudinský a ici de nouveau une arrière-pensée relative aux clauses territoriales de certains

traités qu'il ne faudrait jamais reviser, et de là vient cette définition restrictive. Il est vraiment dommage que ces considérations d'ordre politique abaissent d'une façon singulière la valeur d'un livre qui pourrait être celui d'un bon juriste. C'est ainsi qu'un traité de cession dont l'objet est une île située au milieu d'un fleuve, ne pourrait jamais devenir inapplicable pour de simples raisons physiques, car il ne demande pas un « accomplissement périodique ». Il faut se trouver en face d'une « inapplicabilité physique ou juridique ». Est-ce vraiment exact ? Cette théorie est en somme celle du « vis major » et on n'a vraiment pas besoin d'avoir recours aux bons offices et organisations techniques, souvent compliquées et très coûteuses, de la Société des Nations, pour constater qu'un traité est devenu « physiquement et juridiquement » inapplicable. (P. 87). Faisons observer en passant que M. Rudinský, à l'instar d'autres auteurs de droit international, omet de distinguer entre la revision partielle de tel ou tel contrat international par suite de son inapplicabilité partielle et le cas où l'ensemble des dispositions d'un traité international quelconque est devenu inapplicable ou prétendu tel. La définition de M. Rudinský ne prévoit que le deuxième cas. S'il n'y a qu'un seul article d'un traité international qui soit devenu inapplicable, que fera alors M. Rudinský ? Supposons le cas où, dans un traité applicable, l'application d'un seul article rencontre des difficultés; on en demande la revision à l'amiable, à la Société des Nations, étant donné que des négociations directes entre les parties n'ont pu aboutir. L'article 19 ne jouerait donc pas ici selon M. Rudinský, à qui il faut une inapplicabilité « physique et juridique ». Nous regrettons que M. Rudinský n'ait pas pu lire avant la publication de sa monographie le livre si instructif de M. Wigniolle, *La Société des Nations et la Révision des Traités*. (Paris, 1932). Il y verra ce qu'il faut penser de cette interprétation restrictive de l'expression « devenus inapplicables ». Il y verra également ce qu'il faut penser en général de la version française de l'article 19.

D'une façon générale, nous déplorons que M. Rudinský n'ait pas suffisamment démêlé le caractère presque « ajuridique » de l'article 19 du Pacte. La difficulté de toute interprétation de cet article réside justement dans le fait que l'on a voulu donner là une forme juridique à un principe de philosophie pratique imbu de la mentalité anglo-saxonne. Cette forme, où plutôt cette formule juridique une fois trouvée et libellée en anglais, a été ensuite traduite en français — d'une façon défectueuse d'ailleurs, et M. Rudinský s'efforce maintenant de trouver l'interprétation juste et logique de cette formule en se fondant uniquement sur des considérations d'ordre juridique.

Il va sans dire que le désir unanime qui se manifeste un peu partout pour l'amendement de l'article 19 du Pacte, est motivé, en majeure partie, par ces incohérences. M. Rudinský va même plus loin sur le chemin qui conduit fatalement à une impasse. Car selon notre auteur un traité déjà « appliqué » ne saurait jamais être révisé, surtout dans ses stipulations territoriales. Cette assertion s'appuie sur le texte de l'article 19 du Pacte qui stipule que seuls les traités « devenus inapplicables » peuvent subir, le cas échéant, un nouvel examen, mais, selon M. Rudinský, les dispositions territoriales de ce traité en sont exclues, car elles avaient été déjà appliquées ! Cet argument nous rappelle la singulière consultation d'un professeur de droit, publié dans le fameux Livre rouge de la Délégation du Chili à l'Assemblée de la Société des Nations (1921) qui, à propos de l'article 19 du Pacte, a froidement déclaré que cet article ne saurait être appliqué au cas où il s'agit des traités de paix, car le but, même partiel, de ces traités est justement de rétablir la paix, par conséquent, ils ne peuvent pas devenir « inapplicables ». La révision de ces traités entraînerait le rétablissement — fût-il partiel — de l'état de guerre qu'ils se proposaient justement de supprimer !

Mais continuons l'analyse du livre de M. Rudinský. Après avoir défini l'expression, non juridique, répétons-le, « traités devenus inapplicables », il passe à la définition de l'expression, encore moins juridique « situations dangereuses ». Selon M. Rudinský, cette expression peut englober toutes les situations — et nous approuvons ici sans réserve notre auteur — sauf, dit-il, celles qui sont sanctionnées par contrat ou traité particulier et comportent un « statu quo » territorial quelconque. M. Rudinský fait ici appel à l'article 10 du Pacte et qualifie d'« agression juridique » une demande éventuelle en révision d'une stipulation territoriale quelconque d'un traité, demande introduite à l'Assemblée de la Société des Nations et se référant à l'article 19 du Pacte et notamment à sa disposition particulière de « situations dangereuses ». C'est une des erreurs des plus graves du livre de M. Rudinský qui — pris de crainte, une fois de plus — veut éviter même une possibilité juridique — fût-elle la moindre — de prendre en considération une révision éventuelle et nullement obligatoire d'une disposition territoriale d'un traité quelconque, sub titulo de « situations dangereuses ». Répétons à M. Rudinský que cette expression ne comporte aucun élément juridique, elle n'a donc rien à voir avec le très respectable article 10 du Pacte. En ce qui concerne « l'agression juridique », dont fait état M. Rudinský, elle n'existe que dans les calculs de notre auteur. Nous ne voudrions rien avancer ici qui fût désagréable à M. Ru-

dinský, nous ne disons donc pas que l'appel à l'expression « situations dangereuses » ouvre déjà la voie à la révision de — Dieu sait — quels arrangements territoriaux. Non. Que l'âme craintive de M. Rudinský se rassure ! Les grandes questions de la politique étrangère et de l'histoire ne seront jamais résolues par les calculs souvent mesquins des juristes. Mais prétendre qu'une expression anodine et ajuridique comporte certaines restrictions d'ordre juridique, c'est vraiment inadmissible. Si demain un Etat-membre de la Société des Nations fait appel à l'Assemblée de la Société des Nations pour attirer l'attention sur une « situation dangereuse » quelconque, mettons en Extrême Orient, situation découlant d'un arrangement territorial récent, situation dangereuse pour la paix, M. Rudinský s'opposera-t-il à l'examen de cet appel parce qu'il met en cause un arrangement territorial quelconque ? Dans un cas pareil, le devoir de l'Assemblée — écrit M. Rudinský — est de le rejeter « de plano » et en écrivant cela M. Rudinský oublie très certainement que la grande variété des « situations dangereuses », par suite de certains arrangements territoriaux, peut être infinie. Selon M. Rudinský, une situation internationale n'est autre chose qu'un « régime juridique », comme par exemple celui de Dantzig. Que M. Rudinský prenne la peine de relire la version anglaise de l'article 19 du Pacte et il verra immédiatement si ses auteurs ont voulu parler uniquement des « situations » découlant des « régimes juridiques » ? M. Rudinský semble ici oublier une fois de plus que certains traités internationaux peuvent conserver la validité juridique de l'ensemble de leurs dispositions, tout en possédant une ou plusieurs dispositions qui demandent une révision. Si cette révision se réalise, cette opération affectera-t-elle la validité générale du traité ? Nullement. Ce ne sera qu'une révision partielle qui peut parfaitement remédier à un état de choses, d'ordre même territorial, dont le maintien n'est nullement désirable.

Quant au vote de l'Assemblée au cas d'une mise en application de l'article 19 du Pacte, il va presque sans dire que M. Rudinský représente le point de vue le plus extrémiste, en soutenant que non seulement le vote unanime est nécessaire pour inviter deux ou plusieurs membres de l'Assemblée à procéder à un nouvel examen de tel ou tel traité ou situation internationale, mais il exige que les parties en cause votent aussi, car l'unanimité est nécessaire pour prendre une résolution invitant les parties à procéder au dit nouvel examen. Nous ne pouvons pas partager cette manière de voir et nous renvoyons une fois de plus au livre de M. Wigniolle. Ce dernier est également partisan du vote unanime de l'Assemblée, mais, contrairement

à M. Rudinský, il ne veut pas compter dans le calcul de l'unanimité les voix des parties en cause. Nous sommes étonnés que M. Rudinský, guidé par sa seule angoisse, puisse soutenir une thèse aussi antijuridique que la sienne, d'autant plus que la suite unique d'un vote unanime — selon notre auteur et selon nous-mêmes — n'est pas autre chose que l'obligation morale d'entamer des négociations directes. Quant à aboutir, ce n'est plus l'affaire de l'Assemblée. On ne comprend donc guère M. Rudinský. Aurait-on besoin de lui rappeler le fameux avis consultatif de la Cour, enregistré à la série B., N° 12 de ses Recueils, avis rendu le 21 novembre 1925 sur l'application du vote unanime en vertu de l'article 3 et 2 du Traité de Lausanne ? Une affaire plus récente suffira-t-elle à le mettre sur la bonne voie qui consiste à prohiber dans le calcul de l'unanimité les voix des parties qui sont en cause ? Il s'agit ici de l'affaire entre la Colombie et le Pérou. Dans sa séance du Samedi 18 mars 1933, le Conseil de la Société des Nations, sous la présidence de M. Aloysi, a adopté à l'unanimité, le rapport du comité sur le conflit né entre la Colombie et le Pérou au sujet de l'invasion de Leticia. Le rapport est mis aux voix, voici ce que dit à ce sujet le Président du Conseil : « ...Ont pris part au vote, etc. ...Quant aux parties au différend, le représentant de la Colombie a voté en faveur du rapport, et le représentant du Pérou a voté contre ce rapport. Dans ces conditions, je déclare le rapport *adopté à l'unanimité* ». M. Rudinský nous répondra, sans doute, que là, il s'agissait d'« autres matières ». D'accord. Mais nous serions reconnaissants à M. Rudinský de nous indiquer le paragraphe qui, contrairement à l'avis facultatif de la Cour, prescrirait que les résolutions, d'une valeur déjà relative, s'inspirant d'un article du Pacte, presque inopérant, ne doivent pas seulement être prises à l'unanimité — thèse que l'on peut soutenir à la rigueur — mais que les voix des parties en cause doivent compter obligatoirement dans le calcul de l'unanimité. Ainsi seraient annihilés même les faibles espoirs d'une meilleure compréhension entre les peuples qui sont divisés par des différends politiques, et dont la solution devrait, au moins en principe, dépendre de cette « famille des nations » dont parle si éloquemment M. Rudinský.

Dédié à M. Ladislav Buzo.

A. GOELLNER.

Charles RIST. — *Essais sur quelques problèmes économiques et monétaires*. Recueils. Sirey, Paris, 1933.

M. Charles Rist, professeur à la Faculté de Droit de Paris, Gouverneur Honoraire de la Banque de France est justement

nommé, dans certains milieux, un des sauveteurs de l'Europe Centrale. On sait en général, le grand rôle qu'avait joué M. Charles RIST dans la reconstruction financière, et aussi économique, de la Hongrie, de la Roumanie et surtout de l'Autriche. Cet éminent théoricien qui a su toujours rendre vivantes ses théories dans la pratique, vient de réunir en un seul volume ses essais sur quelques problèmes économiques et monétaires, plus actuels que jamais. Ce fort volume de M. RIST se compose de plusieurs parties. Dans la première, la question de l'or est agitée en particulier. Il va sans dire que M. RIST prend partie pour le maintien de l'étalon-or et il s'occupe aussi en détail de la « mauvaise » répartition de l'or. Un essai très subtil est consacré ensuite à la théorie de l'épargne dont notre auteur examine surtout les aspects psychologiques. L'ouvrage de M. RIST comporte, en outre, quelques études de théorie, notamment sur l'économie optimiste et l'économie scientifique. Divers chapitres contiennent une foule de renseignements d'ordre statistique et économique sur le mouvement de grève en France et du mouvement des syndicats ouvriers français, etc., etc.. Il est très difficile de donner un aperçu général de ce recueil d'essais de M. Charles RIST, mais à notre sens, les questions mises en vedette par notre auteur sont à l'heure actuelle, — nous sommes presque tentés d'y ajouter, malheureusement — d'une plus vivante actualité que jamais.

A. G.

Evang. AN. AVEROFF. — *Union douanière balkanique*. Avec la préface de M. Edouard HERRIOT. Paris. Recueil Sirey, 1933, in-8°, 277 p.

Il est incontestable qu'à l'heure actuelle, la question balkanique présente tous les jours une importance de plus en plus considérable. Même ceux qui étaient tentés à croire que cette question n'avait qu'un intérêt limité — à l'instar des pays dits « à intérêt limité » — commencent sérieusement à se préoccuper de la situation balkanique. Le livre de M. Averoff couronné par la dotation « Carnegie » rend un réel service à tous ceux qui s'occupent des questions juridiques ou de politique étrangère, surtout européenne. Les négociations actuelles qui se poursuivent dans les pays balkaniques donnent une actualité vivante à l'œuvre minutieuse et détaillée de notre auteur. Bien que M. Averoff n'envisage le problème balkanique que sous l'angle des possibilités de la formation d'une union douanière balkanique, il fait connaître, chemin faisant, les grands problèmes politiques et économiques des six pays balkaniques, nous voulons dire l'Albanie, la Yougoslavie, la Bulgarie, la Grèce, la Roumanie et la Turquie. Quant aux

chances de la constitution de cette union douanière, M. AVEROFF, tout en désirant, certes, sa réalisation, ne cache pas les difficultés actuelles de la solution de cette grave question. Un pacte provisoire et un pacte définitif de cette union sont annexés au livre de M. AVEROFF, qui, en termes heureusement choisis, donnent un aspect juridique très intéressant de la formation de l'union future dont tous les vrais amis de la paix souhaiteraient la réalisation aussi prompte que possible.

A. G.

G. CRUSEN, W. MAKOWSKI, A. TIBAL. — *La question de Dantzig*. Bulletin N° 5 du Centre Européen de la Dotation Carnégie, in-8, VI + (485-589).

F. DELAISI, A. MOUSSET, H. CLERC, H. BECKERATH, E. HANTOS, E. OSUSKI. — *L'Europe Centrale et la crise*. Ibidem, Bulletin N° 6, in-8, VII + (593-753).

Les collaborateurs du 5^e Bulletin avaient donné, tour à tour, une conférence sur l'ensemble de la question de Dantzig, à la « Semaine de Dantzig » organisée par le Centre de la Dotation Carnégie. Et ce sont ces conférences que nous retrouvons imprimées ici. Par la comparaison entre le passé et le présent de la ville libre de Dantzig, et par la recherche d'un équilibre viable, les auteurs parviennent à mettre à nu, dans ses différents aspects, l'un des problèmes des plus angoissants pour l'Europe. Ils le regardent comme partie intégrante de l'antagonisme franco-germanique pris dans son ensemble, et ils estiment que sa liquidation « n'est pas impossible, mais très difficile ».

Le numéro 6 du Bulletin renferme six conférences sur l'Europe Centrale. Les problèmes sont examinés d'une façon générale par les Français, les Allemands et les Hongrois. Mais du côté tchèque, M. Osusky en profite pour faire le procès de la politique de l'ancien président du conseil hongrois, M. Bethlen : il n'y a rien dans ces attaques et dans cette partialité qui s'accorde avec l'esprit habituel du Centre de la Dotation.

B. T.

Edouard HERRIOT. — *La France dans le monde*, Paris, Hachette, s. d. [1933], in-16, 250 pages.

M. Edouard Herriot a donné sous ce titre à l'Université des Annales, au début de 1933, une série de cinq conférences qui se trouvent ici reproduites. On imagine qu'elles furent prononcées avec ardeur et écoutées avec enthousiasme. On les lira avec agrément, encore qu'elles semblent avoir été rédigées un peu rapidement. La Hongrie y occupe en tout et pour

tout une simple page de 26 lignes (p. 47), où se trouvent constatées la persistance de l'orgueil national et l'ampleur du mouvement révisionniste et où se manifeste une certaine défiance à l'endroit des sentiments que la Hongrie nourrit pour la France. On y retrouvera le rapprochement — qui n'a plus cours dans les ouvrages scientifiques — entre Ougriens et Ogres. Peut-être faut-il relever comme particulièrement caractéristique ce qui est dit de la Tchécoslovaquie, dont la forme, étirée en dépit des indications de la nature et de l'histoire, a été officiellement expliquée par des nécessités économiques; M. Herriot sait très bien à quel dessein véritable d'ordre politique et militaire répondit cette création : peu importe qu'elle soit artificielle, pourvu qu'elle « couvre et surveille les frontières nord de l'Autriche et de la Hongrie ».

Louis VILLAT.

Comte Etienne BETHLEN. — *La Hongrie et son problème des minorités*. Budapest, 1933, in-8, 12 pages (Tirage à part de la « Nouvelle Revue de Hongrie », juin 1933).

L'ancien président du Conseil hongrois, désireux « de soumettre à une critique impartiale » la politique minoritaire actuelle de la Hongrie, expose avec une lumineuse clarté et dans le plus large esprit de libéralisme l'un des problèmes les plus compliqués de la vie internationale et l'un de ceux à propos desquels la Hongrie a été le plus calomniée. Jamais, en effet, la politique hongroise à l'égard des nationalités n'a tendu à les assimiler de force, et il faut prendre garde d'attribuer à une magyarisation artificielle ce qui fut la conséquence naturelle « de forces raciales et économiques agissant continuellement et constamment dans ce sens, ainsi que de la façon dont s'opérait la colonisation agraire et enfin des mouvements d'immigration et d'émigration ». Ce n'était pas magyariser de force les paysans roumains de Transylvanie que de veiller, comme le comte Bethlen l'a réclamé bien des fois avant la guerre, à ne pas laisser l'élément hongrois s'affaiblir au point de vue numérique, économique, politique et social, à ne pas laisser périr la propriété foncière hongroise qui passait peu à peu dans les mains roumaines. Et il n'est aucune déformation de la vérité qui vaille contre les faits.

Dans la Hongrie actuelle, l'élément magyar représente 92 % de la population (au lieu de 56 %); les nationalités, dispersées dans l'ensemble du pays, n'ont aucun désir d'autonomie territoriale; elles ne subissent plus les instigations de Vienne qui les dressait contre la patrie hongroise; elles ne demandent qu'à être fidèles et loyales, pourvu que soit respectée leur langue maternelle. Il convient de les satisfaire. « Les pro-

messes qu'après Trianon nous avons faites à nos minorités, sur le terrain national et intellectuel, dans nos lois ou nos déclarations, doivent être tenues à la lettre; les décrets qui les concernent doivent être exécutés et nous devons les mettre à même de cultiver leur civilisation, leur langue et leurs particularités nationales, en leur accordant une entière liberté de mouvements ».

Aussi bien, en agissant ainsi, les Hongrois travailleront-ils de la manière la plus efficace en faveur de leurs frères détachés. Ceux-ci soutiennent une lutte désespérée « dont l'enjeu n'est pas seulement leur civilisation, leur langue et leur individualité nationale, mais leur pain quotidien, les bases économiques de leur existence, leur fortune, la propriété foncière, les entreprises industrielles et le commerce hongrois ». C'est affirmer la légitimité de leurs revendications que de donner satisfaction aux allogènes installés en Hongrie. Là réside le fondement le plus solide de tout effort révisionniste, si les Slovaques, Ruthènes, etc. « se rendent compte qu'en se ralliant à nous, avec qui ils habitaient depuis mille ans, ils jouiront d'une autonomie nationale entière ». Là est la solution des problèmes nationaux du bassin danubien...

Louis VILLAT.

Georges DESBONS. — *Les Erreurs de la Paix : la Hongrie après le traité de Trianon*. Paris, M. Rivière, 1933, in-8°, XII-210 pages.

Beaucoup de mots accumulés sans compter et prodigués en abondance. C'est l'œuvre d'un avocat, — dans tous les sens du mot, — car nous nous trouvons en face d'un plaidoyer, fort éloquent d'ailleurs et d'allure essentiellement oratoire, mais aussi — et cela est mieux — nourri de faits et d'idées, riche de citations précises et copieusement informé.

Les dix chapitres entre lesquels se répartit ce « discours » se ramènent à trois grandes séries de développements :

1) un bref rappel de quelques faits historiques indispensables à connaître et notamment du sentiment que les Magyars ont toujours nourri pour les Allemands, en qui ils ont vu des alliés naturels contre le péril slave, mais qu'ils ont toujours cordialement détestés;

2) une étude — complète, sagace, — de la responsabilité hongroise que M. Georges Desbons n'aperçoit, ni dans les anciens rouages de l'administration autrichienne (où les Hongrois n'avaient pas une place prépondérante), ni dans la politique hongroise à l'égard des minorités (car il ne faut pas nier « systématiquement » un libéralisme, qui a permis aux

Serbes, aux Slovaques, aux Roumains de Hongrie de conserver leur esprit national, et bien des allogènes lui ont rendu hommage), ni dans l'attitude du comte Tisza;

3) un exposé du « drame » (la défaite, l'armistice de la Villa Giusti, Károlyi et Béla Kun, les pillages roumains et l'aide à la Pologne), les détails de la « dangereuse chirurgie diplomatique » réalisée à Trianon, les douloureuses conséquences économiques pour un Etat privé d'accès à la mer libre (au moment où l'on proclame, en faveur de la Pologne, la nécessité d'ouvrir un « couloir » vers la Baltique) et la « grande pénitence » des Hongrois détachés dans les Etats successeurs, (exemple vivant de violation du principe des nationalités).

La France, « que ses traditions intellectuelles vouent à l'apostolat du Droit », peut tendre une main secourable à la Hongrie généreuse et loyale qui lui fut pitoyable en 1871 et qui traita humainement les internés français de la grande guerre. Et M. Georges Desbons prévoit avec raison l'« éminente situation morale » que la France peut conquérir en Hongrie « avec une diplomatie de la présence, et surtout avec une diplomatie du cœur. »

Louis VILLAT.

François HONTI. — *Que demande la Hongrie ? Le traité de Trianon et les revendications hongroises*, 1 broch. pet. in-8 de 34 p. Paris, chez l'auteur, 4, rue de Navarre, s. d. [1933].

Ce n'est qu'un tout petit livre, mais il est plein de choses, riche d'idées et de faits, — et ces faits sont exacts, et ces idées sont justes, présentées avec une élégante sobriété, une solidité dans l'argumentation, une mesure et une pondération qui entraînent la conviction. On avait besoin, pour éclairer l'opinion française, si peu au courant des choses hongroises, de cet excellent exposé rédigé par un Hongrois de bonne foi, dont la science a été puisée aux meilleures sources.

Le principe de la libre disposition des peuples, manifesté par le plébiscite, n'a pas été appliqué en 1920, alors que la Hongrie offrait de s'y soumettre et la chose est d'autant plus regrettable que, les diverses nationalités s'entremêlant dans l'Europe Centrale de façon à rendre impossible une rigoureuse frontière ethnique, la consultation populaire pouvait seule guider le choix des alliés. Aussi bien le plébiscite institué à Sopron un an après l'entrée en vigueur du traité de Trianon constitue-t-il un témoignage d'autant plus irréfutable que c'est une population mixte et non pas uniquement hongroise qui fut ici consultée. Les autres frontières de la Hongrie sont des frontières stratégiques et économiques établies au profit des trois Etats successeurs. Ce sont « des frontières

de domination et de spoliation » dont MM. Paul Boncœur, de Monzie, de Lamarzelle, etc., n'ont pas craint de dénoncer les erreurs et dont les Hongrois réclament unanimement la révision parce qu'ils les trouvent « injustes et inacceptables ».

Mais cette révision est-elle possible ?

Le point de vue hongrois est précisé dans la résolution qui émane de la « Ligue pour la révision du traité de Trianon » et qui date des meetings du 22 mai 1931. S'appuyant sur le principe des nationalités, qu'il a toujours invoqué et auquel il entend rester fidèle, le peuple hongrois ne réclame pas le moins du monde la reconstitution de la Hongrie millénaire dans son intégrité territoriale. Il se borne à distinguer, autour des frontières actuelles, les territoires habités par les Hongrois et les territoires à population mixte. Les premiers (plus de 12.000 kil. carrés en Tchécoslovaquie, plus de 5.000 en Roumanie) devraient être restitués purement et simplement. Les seconds seraient l'objet d'un plébiscite qui, s'il était favorable à la Hongrie, lui donnerait à peu près les frontières proposées par lord Rothermere. Ainsi rentreraient la moitié des 3.300.000 Hongrois arrachés par le traité. Pour les autres, installés trop loin des frontières et noyés dans une autre population, il faudrait leur assurer une protection efficace ou même (pour les Sicules de Transylvanie, pour les Ruthènes de Tchécoslovaquie) l'autonomie.

Quant à la petite Entente, elle proclame officiellement que la question d'une révision ne se pose pas. Mais M. Masaryk et M. Bénès en Tchécoslovaquie, M. Matchék et M. Pribitchevitch en Yougoslavie ont à plusieurs reprises déclaré que, s'ils restaient hostiles à toute modification unilatérale, ils étaient favorables à des rectifications poursuivies avec l'assentiment de toutes les parties en cause. La propagande anti-révisionniste est, chez les Etats de la petite Entente, imposée par des raisons d'ordre tactique. En fait, ils ne peuvent vivre sans reconstituer avec la Hongrie cette parfaite unité géographique et économique qui faisait l'admiration d'Elisée Reclus et où il faudrait voir le principe d'une entente danubienne féconde, le plus sûr gage de la paix européenne.

Louis VILLAT.

C. KIRITESCU. — *Istoria războiului pentru întregirea României* (Histoire de la guerre pour l'unification de la Roumanie), 2^e édition, 3 vol. Bucarest.

Ces trois volumes traitent de la formation de l'unité roumaine à partir de l'unification des deux principautés roumaines : Moldavie et Valachie, à travers les guerres balkaniques jusqu'en 1919. L'auteur se place uniquement à un point

de vue roumain et donne des tableaux entièrement faux même d'événements dont la mise au point est depuis longtemps assurée de façon certaine. Ces volumes rendent service plutôt à l'enseignement civique roumain qu'à l'histoire même. L'auteur parle par exemple de la responsabilité « capitale » du président du conseil hongrois d'alors, le Comte Etienne Tisza, qui fut pourtant la seule personne de toute la Monarchie qui jusqu'au dernier moment ait été opposé à la déclaration de guerre. De même M. Kiritescu étale beaucoup trop sa susceptibilité raciale en parlant de la situation « misérable » de la minorité roumaine en Transylvanie depuis 1867.

A. ANTONUCCI. — *La liquidation financière de la guerre et la reconstruction de l'Europe Centrale*. Paris, Marcel Giard, 1933, in-8° 463 p.

Les livres de toute nature pullulent à l'heure actuelle sur l'Europe Centrale, et la question si complexe de la reconstruction d'ensemble du Centre européen a plus d'actualité que jamais. Parmi toutes ces publications on appréciera particulièrement le livre de M. Antonucci qui présente d'une façon pénétrante tous les aspects financiers et économiques de ce vaste problème. C'est un véritable manuel, avec textes, dates et données statistiques, de tout ce qui a été fait depuis la conclusion des traités de paix, dans le domaine économique et financier, pour cette partie de l'Europe et on ne saurait nullement faire grief à l'auteur qui a fourni un travail considérable d'avoir un peu négligé les aspects politiques du problème. Pourtant le principe « politique d'abord » ne saurait mieux être appliqué qu'ici et la constitution d'une « Caisse internationale de conversion et d'amortissement » que propose M. Antonucci pour le règlement de la dette extérieure et l'aménagement des changes des pays d'Europe Centrale, ne saurait être vraiment efficace que lorsque ce principe salubre aura déjà trouvé son application et lorsqu'un certain apaisement des esprits se sera produit dans cette région si éprouvée de notre vieux continent.

A. G.

Jacques LAMBERT. — *Les Nations contre la paix*. Paris, Alcan, 1933, in-8°, p.

L'auteur, professeur à la Faculté de Droit de Lyon, traite avec une ampleur et une objectivité remarquable le problème de maintien de la paix mondiale. Son ouvrage, qui traite presque uniquement de questions historiques et juridiques et se maintient constamment au-dessus des mesquins conflits de la politique quotidienne, conclut à la nécessité de créer des

institutions super-nationales, capables d'« organiser » la paix mondiale. L'obstacle le plus considérable qui s'oppose à la paix, c'est — d'après l'auteur — la souveraineté des nations : aussi intitule-t-il son ouvrage « les nations contre la paix ». « Une tradition séculaire, dit-il, nous a habitués à considérer la souveraineté nationale comme un des droits politiques les plus précieux. A peine l'avons-nous obtenue, non sans difficultés et sans luttes, qu'il nous faut la sacrifier à un bien plus précieux encore : la Paix ». Les institutions internationales actuelles, — l'organisation internationale du travail, le tribunal international, la Société des Nations, — et les mouvements mondiaux, tels que la Conférence du désarmement sont incapables de maintenir la paix, parce qu'ils se heurtent incessamment à la souveraineté des Etats. L'auteur espère que la société internationale qui condamne déjà moralement la guerre, découvrira les moyens d'ajouter à cette condamnation morale une condamnation juridique, en créant d'abord les Etats-Unis d'Europe et plus tard les Etats-Unis du monde.

E. SZABÓKY.

R. DUPUIS, A. MARC. — *Jeune Europe*. Libr. Plon, Paris, 1933.

Le problème de la jeunesse, qui depuis quelques années ne cesse de tourmenter l'opinion publique européenne, ne s'est posé nulle part peut-être avec une acuité aussi vive que dans la France et dans la Hongrie de nos jours. Rien de plus naturel parce que, dans ces deux pays, la jeunesse s'attarde encore à trouver sa voie et la solution de son avenir, tandis qu'ailleurs (et notamment en Russie, en Italie et en Allemagne) elle plonge au milieu de toutes les possibilités intellectuelles et politiques.

En France, une série d'enquêtes ont essayé de dégager les tendances des jeunes européennes d'aujourd'hui (*Temps, Excelsior, Aube*, etc.). Voici maintenant de MM. R. Dupuis et A. Marc un livre singulièrement lucide, dont l'intérêt nous a semblé très vif.

Entre 1918 et 1922, ce fut le bouleversement spirituel, moral et psychologique dû à la guerre et aux déceptions qui la suivirent. Puis, de 1922 à 1933, nous constatons une rupture progressive avec le libéralisme d'avant-guerre, mais cet effort commun vers l'ordre revêt dans chaque pays une forme adaptée à ses traditions.

Les auteurs passent en revue les solutions russe, italienne et allemande et ils en signalent avec une grande impartialité l'esprit constructif et les contradictions essentielles. Ils n'en sont que plus à l'aise pour constater le divorce, qui, en An-

gleterre et en France, sépare les équipes dirigeantes et la jeunesse, ivre de formules nouvelles et d'action réalisatrice.

Leur idéal se fonde sur la primauté de la personne humaine (dans le sens chrétien et spirituel du mot) et ce n'est pas le moins du monde un livre « révolutionnaire », d'autant plus que le programme pratique est à peine esquissé.

En appendice, une trentaine de pages consacrées à la Belgique et à l'Europe Centrale. Les auteurs constatent la gravité de la situation créée par le traité de Trianon et l'unanimité de la jeunesse hongroise sur deux points: « le refus farouche d'accepter la mutilation territoriale du traité » et « la constatation de la faillite du régime politique, économique et social d'avant-guerre ». Rien de plus exact. Mais, il ne faut pas reprocher à la jeunesse hongroise de songer d'abord à son existence même, c'est-à-dire de placer au premier plan les problèmes politiques nés de Trianon et les questions sociales extrêmement graves qui peuvent en résulter (par exemple, le chômage intellectuel qui laisse aujourd'hui sans travail plus de 10.000 intellectuels de moins de 30 ans).

La jeunesse hongroise attend de la jeunesse française qu'elle comprenne mieux les problèmes douloureux de la nation et qu'elle se montre capable de créer, sous le signe d'un avenir plus assuré, une Europe nouvelle, plus organique et plus sincère.

G. MAKAY.

STATISTIQUE DES ÉTUDIANTS DANS LES ÉCOLES SUPÉRIEURES HONGROISES EN 1931/1932. Rédigé et publié par l'Office Central Royal hongrois de Statistique. Avec une étude du Dr. Jules JANIK, sous-réd. ministériel. Budapest, 1933.

Au cours des dernières années de la période d'après-guerre, le problème de la jeunesse « diplômée » est devenu de plus en plus grave et exige une solution urgente. C'est un phénomène, qui s'est produit non seulement dans les pays de l'Europe Centrale, plus gravement atteints par la crise mondiale, mais de plus en plus et d'une façon assez impressionnante, dans l'Europe toute entière.

La question du chômage des travailleurs intellectuels est une des plus graves dans la société hongroise, et c'est pour cette raison, que l'Office de Statistique, sur l'invitation du Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique, a organisé, depuis 1930, trois enquêtes statistiques, sur les conditions économiques, scolaires et sociales de la jeunesse universitaires en Hongrie. Les résultats des travaux accomplis au cours de l'année scolaire 1931/32 ont été publiés, accompagnés d'une

excellente étude de M. J. Janik, qui passe en revue tous les détails de cette question.

Le fascicule est accompagné d'un bref résumé en langue française, et de tableaux statistiques, rédigés en hongrois et français, contenant les données générales et détaillées sur la situation des étudiants.

Le nombre total des étudiants, régulièrement inscrits, monte à 15,361 en 1931/32, dont 82.4 % hommes et 15.6 % femmes. Quant à la répartition des étudiants, suivant les différentes facultés des Universités hongroises, on peut observer, au cours de ces dernières années, en comparant les données actuelles avec celles de la période précédente (de la décade 1920-30), que c'est principalement dans les facultés qui donnent accès aux professions *libérales* (médecine, technique, agriculture) que le nombre des étudiants ne cesse de diminuer, tandis qu'on commerce de plus en plus à préférer les facultés permettant d'obtenir des postes dans les services publics.

Quant au nombre des étudiants par rapport à la population, bien que la publication en fasse mention et même publie des tableaux, suivant lesquels la Hongrie, occupe à cet égard la 16^e place parmi les Etats principaux, ce chiffre doit être considéré comme approximatif. Le niveau intellectuel général, la répartition suivant les facultés et les professions, le rythme d'évolution de la vie économique, établissent des différences entre les Etats, et modifient l'importance qu'on peut attribuer à ces chiffres.

Au point de vue démographique, on peut observer le phénomène très favorable, que la proportion des jeunes (entre 18 et 22 ans), s'accroît sans cesse. En 1931/32, ce groupe comprenait déjà 73.8 % du nombre total des étudiants.

D'intéressantes données ont été publiées sur la jeunesse hongroise dans les territoires occupés. En 1919/20, 26.4 % des étudiants avaient déclaré que leurs parents habitaient sur ces territoires, tandis que ce chiffre s'est diminué en 1931/32 à 5.6 %.

Pour satisfaire aux exigences les plus détaillées, l'enquête s'est étendue aux conditions sociales, au milieu où vivent les étudiants pendant leurs études. Dans un tableau, récemment élaboré, encore peu connu des pays européens, on voit que non seulement une grande partie des étudiants interrompt ses études, pour les continuer plus tard à la même, ou à une autre Faculté, mais aussi un nombre assez important (611 en 1931/32) après avoir obtenu un diplôme, et constaté qu'ils ne peuvent gagner leur vie, se consacrent à d'autres études.

Quant aux renseignements concernant la profession des parents, ils nous donnent une vue très intéressante sur le rôle

intellectuel des différentes classes sociales. En 1931/32, le nombre des étudiants (pour 100), dont les parents sont :

	patrons	employés	personnel auxiliaire
est de	27.2	60.5	12.3

Notons par rapport aux chiffres antérieurs l'accroissement des étudiants, fils d'employés et de retraités, c'est-à-dire pourvus de ressources modestes.

Les conditions générales de logement des étudiants ne sont pas défavorables, puisque seulement 1.1 % ont déclaré qu'ils laissent à désirer.

En ce qui concerne les étudiants de nationalité hongroise aux Universités et Ecoles supérieures à l'étranger, le nombre des étudiants suivant leurs études à l'étranger s'élève pour les années 1927/31 à 1.737, ou 10.5 % par rapport au nombre total des étudiants hongrois.

Il n'est pas sans intérêt de rechercher le nombre des habitants possédant des diplômes d'études supérieures, dans la population totale de la Hongrie.

Prenant pour base les deux recensements de 1920 et 1930, il y avait 73.475 (dont 67.925 hommes et 5.550 femmes) diplômés d'Ecoles Supérieures en 1920 et 84.793 (dont 76.470 hommes et 8.323 femmes) en 1930. Il y a donc un accroissement de 15.4 % (50.0 % pour les femmes et 12.6 % pour les hommes).

Par rapport avec la population totale de la Hongrie, la proportion des diplômés pour 1.000 habitants était 9,2 (dont 17,6 pour les hommes et 1,4 pour les femmes) en 1920 et 9,8 (dont 18,0 pour les hommes et 1,9 pour les femmes) en 1930.

La publication de l'Office de Statistique est à tous les points de vue, digne des volumes précédents, édités en 1931 et 1932, et témoigne des nobles et grandes traditions de l'Office. Non seulement au point de vue de la méthode, mais aussi comme documentation sociale, le présent fascicule est un des plus intéressants des dernières années, posant les questions les plus délicates et les plus difficiles à résoudre. Il est vraiment permis de considérer une pareille publication comme le meilleur fondement possible de toute recherche économique ou sociale.

G. KISS.

HISTOIRE

Camille BLOCH. — *Les Causes de la guerre mondiale, précis historique*, Paris, Hartmann, 1933, in-16, 254 pages.

Jules ISAAC. — *Un débat historique : le problème des origines de la Guerre*. Paris, Rieder, 1933, in-8°, VII + 270 pages.

On lira passionnément ces deux livres qui traitent d'un sujet passionnant entre tous. Emanant l'un et l'autre d'hommes de bonne foi et, qui plus est, d'historiens professionnels, ils nous donnent, par le seul fait que leur exposé et leurs conclusions — formelles ou implicites — ne concordent pas toujours, une grande leçon de modestie scientifique. A vrai dire, le livre de M. Bloch, qui se présente modestement sous la forme d'un simple « précis historique », semble devoir nous offrir plus de sécurité. Car il se borne à suivre pas à pas les événements, montrant leurs rapports et leur enchaînement, dégageant leur coloration générale, notant les résonances de l'atmosphère où ils se sont produits : derrière les faits, qui seuls importent, l'auteur n'apparaît pas. Aucune recherche d'effet littéraire¹, aucun jugement exprimé. Les seules appréciations sont empruntées à deux Allemands, — Eugen Fischer et Hermann Lutz, — qui ont été les collaborateurs de la Commission instituée par le Reichstag pour la recherche des causes de la guerre; les citations — fort nombreuses — proviennent à peu près exclusivement des sources allemandes et autrichiennes. — Quelle différence avec la manière de M. Isaac, à qui ne déplaît pas le genre lyrique — voire élégiaque — et qui, mettant son cœur à nu, nous conte son histoire pitoyable et tourmentée : ses « défaillances antérieures », et la « bonne voie » retrouvée, encore qu'il faillit en être « détourné », car il n'eut pas toujours « l'esprit entièrement libre », et la rigueur qu'il apporta dans l'application des règles de la méthode eut parfois besoin d'être « accrue ». A telle date telle chose lui advint. Ce livre d'un historien est, comme aurait dit Amiel, un état de son âme, et le pronom personnel (ou l'adjectif possessif de la première personne) n'apparaît pas moins de vingt fois dans les deux premières pages. Nul artifice littéraire, cependant, et nulle conclusion hâtive (au vrai, il n'y a pas de conclusion et, pour que nul n'en ignore, les pages qui terminent le volume sont groupées sous le titre assez bizarre de « finale »). Libre à ceux

(1) Peut-être eût-il été possible de faire parler Sazonof d'une façon correcte en remplaçant « solutionner », qui est proprement horrible, par « résoudre » qui est la seule forme française. — P. 51, l. 7 : « extrême » est un superlatif et l'on ne dit pas « les plus extrêmes ».

qui étudient la Crète minoenne ou la Francie mérovingienne de passer « allègrement » de l'hypothèse à l'affirmation et de la probabilité à la certitude. M. Isaac entend ne pas se laisser aller à un pareil « glissement » — « habituel, il est vrai, à la majorité des historiens », mais plus « périlleux » quand on en vient aux problèmes de l'histoire contemporaine et particulièrement à l'étude des origines de la guerre. Et quelle satisfaction dans le témoignage qu'il se rend à lui-même (p. 224) d'avoir « tant examiné, tant discuté, tant pesé et sou-pesé tous arguments ».

Il n'aborde cependant le problème que d'une façon indirecte. Pareil à celui qui, pour connaître la physionomie et le rôle de Danton et de Robespierre partirait d'Aulard et de Mathiez et ne songerait à recourir aux faits et aux documents que pour départager ces deux historiens, M. Isaac n'avait pour « propos initial » que de discerner la valeur respective de trois « synthèses » qui représentent les trois tendances principales entre lesquelles se partage l'opinion américaine : Harry Barnes (1926), qui croit à la responsabilité majeure de la France et de la Russie; Sidney Fay (1928), qui établit un partage égal des responsabilités; Bernadotte Schmitt (1930), qui conclut à la responsabilité majeure des empires centraux. Ces trois auteurs ont-ils interrogé les documents en toute indépendance, selon les règles de la méthode historique ? Là est toute la question. Mais pour y répondre il faut avoir procédé soi-même à une « scrupuleuse enquête », et c'est ainsi que, par un détour « voulu », une discussion « constamment libre et loyale » ne pourra manquer de conduire jusqu'au cœur du problème ».

L'ouvrage de M. Bloch est strictement chronologique, aisé à suivre. Il déblaie tout ce qui est accessoire, ne gardant — de Serajevo aux ultimatums allemands — que les relations de cause à effet. Il se termine, non par des jugements personnels, toujours « contestables », mais par « un simple résumé des constatations qui ressortent des témoignages produits » : 21 propositions qui ont la solidité un peu froide des faits qui ne peuvent pas ne plus être. Elles se succèdent, implacables, lucides, massives, particulièrement accablantes pour l'Allemagne. M. Isaac est beaucoup plus flottant. C'est ainsi que, dans le cas précis de la mobilisation russe (p. 213), il distingue la responsabilité du gouvernement français, qui ne paraît pas avoir été engagée, et celle de M. Paléologue, qui est grave parce qu'il ne fut pas « un informateur diligent et véridique »; mais il regrette aussitôt cette distinction et ajoute que le gouvernement français, décidé en tout état de cause à soutenir la Russie par les armes, s'est préoccupé aussi peu que son ambassadeur de

savoir si les clauses du pacte avaient été respectées. Que cela soit exact ou non, il reste dans l'esprit du lecteur, perpétuellement balancé entre des idées contradictoires et des explications possibles, un certain papillotement qui ne laisse pas d'être extrêmement pénible. Le grand nombre des parenthèses, où se formulent des réticences plus ou moins nettes, atteste l'embarras de l'auteur. Au surplus il ne nie pas qu'il a parfois usé de « finasserie » (p. 227).

Encore lorsque ces réticences sont immédiatement formulées et ne trahissent que l'embarras de M. Isaac, le lecteur est mis loyalement en présence de toutes les pièces du procès, y compris l'embarras même de l'auteur qui nous les transmet. Mais que penser lorsqu'on semble discerner je ne sais quel procédé d'omission tendancieuse ? A la p. 147, il est noté que l'on avait été averti à Londres dès le 27 juillet, que la marche en avant de l'armée austro-hongroise ne pourrait avoir lieu au plus tôt que le 5 août et de cet avertissement Lutz s'est étonné que le Foreign Office n'ait pas fait part à la Russie. M. Isaac déclare que Lutz s'est étonné « avec raison ». Le texte de la p. 186 confirme cette désapprobation devant l'abstention de Londres. Mais pourquoi signaler seulement alors — et en note — que d'un document cité par Lutz il appert que l'Etat-major russe avait reçu une information analogue à celle qui était communiquée à l'Angleterre ? L'abstention de Londres ne mériterait pas le blâme précédemment formulé. — L'historien doit-il avoir l'âme d'un juge d'instruction ? Oui, répond M. Isaac, p. 65 : « En tout bon historien, il y a l'étoffe d'un juge d'instruction ». Non, répond M. Isaac quelques lignes plus haut, en blâmant M. H. Barnes d'être parti « d'un point de vue plus judiciaire qu'historique ». — P. 43, M. Isaac relève avec complaisance l'accord de Bernadotte Schmitt et de Sidney Fay sur le « moral » français en 1912 de plus en plus incliné vers l'idée de guerre, et l'on attend la p. 56 pour noter qu'il en est de même dans tous les pays européens. On pourrait multiplier les exemples.

Les lecteurs de la *Revue des Etudes hongroises* rechercheront sans doute avant tout de quelle façon MM. Bloch et Isaac ont présenté le rôle de Tisza. Leur concordance, en cette affaire, met définitivement au point une question longtemps controversée et sur laquelle les documents ont jeté une pleine lumière. Tandis que Berchtold et François-Joseph hésitent devant l'idée d'une guerre, Tisza n'hésite pas : il est franchement hostile (p. 44). « En sa qualité de Magyar, il voyait d'un mauvais œil l'éventualité d'une incorporation à la monarchie de nouveaux éléments slaves qui y affaibliraient l'influence hongroise ». Cette conviction intime explique son op-

position à l'idée d'une attaque contre la Serbie. « Il redoutait l'impression que ferait cette attaque se produisant sans que la responsabilité serbe eût été prouvée... De plus, il constatait dans le groupe austro-allemand d'alliance[s] des fêlures qui imposaient, à son avis, la prudence dans l'action... Le moment lui semblait mal choisi, le terrain mal préparé ». Au Conseil des Ministres austro-hongrois du 7 juillet (p. 53-56), Tisza se dresse « énergiquement » contre l'opinion de Berchtold en protestant contre l'ingérence de Berlin. Il refuse de donner son approbation à une attaque soudaine contre la Serbie sans action diplomatique préalable, il demande qu'on rédige des conditions « non inexécutables ». Si l'on doit en venir à une action guerrière, il pourra être question d'un amoindrissement, mais non du complet anéantissement de la Serbie. Surtout il montre à ses collègues l'immense gravité de la décision qu'ils vont prendre; il souligne « les épouvantables suites d'une guerre européenne dans les circonstances actuelles ». Ce sont des textes décisifs, et M. Bloch n'hésite pas à les citer et à préciser les véritables responsabilités : Tisza, ajoute-t-il, « est seul de son avis ». Mais cette résistance « opiniâtre » gêne Berchtold qui fait agir Berlin et devant l'insistance de l'Allemagne le premier ministre hongrois finit par céder. « L'empereur d'Allemagne pouvait se réjouir de la conversion de Tisza comme d'un succès personnel » (p. 58).

M. Isaac sait tout cela et il le dit, mais de cette manière incertaine et équivoque qui n'avance d'un côté que pour reculer de l'autre. « Il y a, dit-il, p. 86, avec une netteté impressionnante, un point essentiel sur lequel on peut dire que tous les historiens sont d'accord : c'est que, du côté austro-hongrois (Tisza excepté jusqu'au 14 juillet), on a voulu la guerre contre la Serbie ». Voilà qui est bref, et cette parenthèse est bien peu de chose, mais enfin cela est précis et exact. Cela est même complété, en note, par une citation de Tisza qui atteste que son ardent désir de voir l'affaire se terminer sans la guerre s'est prolongé au delà du 14 juillet, jusqu'au 21 au moins. Mais alors, pourquoi, dix lignes plus bas, dans la même note, paraît-il moins sûr des intentions de Tisza ? Le gouvernement austro-hongrois, écrit-il, souhaitait et escomptait le rejet de l'ultimatum par la Serbie, « à l'exception *peut-être* de Tisza ». Cette réticence ne se comprend vraiment pas très bien, quand on nous présente d'autre part (p. 88-89) un Tisza effrayé devant l'éventualité d'une guerre qui deviendrait forcément mondiale et imposant une déclaration de désintéressement territorial destinée à apaiser les inquiétudes de la Russie et par suite à éviter le conflit. Tisza « voyait clair et

parlait net », écrit avec enthousiasme M. Isaac qui, pour sa part, cherche à voir clair mais ne parle pas toujours net.

Le livre de M. Bloch, qui ne comporte pas de notes, se termine par l'indication des grands recueils de documents et des principaux travaux particuliers. On appréciera beaucoup les deux appendices de M. Isaac : une lettre de Falkenhayn à Moltke (5 juillet 1914); 7 lettres de M. Jovan M. Jovanovitch, ministre de Serbie à Vienne en 1914.

Louis VILLAT.

Charles SEIGNOBOS. — *Histoire sincère de la Nation française. Essai d'une histoire de l'évolution du peuple français.* Paris, Rieder, 1933, in-16, XII-520 pages

Ce livre nous appartient à peine puisque la Hongrie n'y apparaît (p. 93) que d'une façon accessoire et presque épisodique. Pourquoi faut-il que ce soit pour y trouver des erreurs depuis longtemps rectifiées par les spécialistes ? M. Seignobos voit dans les Hongrois qui envahirent l'Europe occidentale aux IX^e et X^e siècles « un peuple de race jaune venu d'Asie », et c'est exactement ce que nous déplorions de relever dans la *Nouvelle Histoire de l'Europe* de M. G. Hervé, à qui son activité de journaliste peut enlever les loisirs studieux et atténuer les exigences critiques de son premier métier de professeur agrégé. (Cf. *Rev. Et. Hongr.*, janv.-juin 1933, p. 92). Il est incontestable, d'autre part, que ces envahisseurs ont effrayé les populations, et peut-être ont-ils donné l'impression d'être des « monstres féroces ». Mais ce n'est pas une raison pour croire que leur nom fut donné aux « ogres » et pour répéter en 1933 une affirmation apparue en 1826 dans les *Lettres sur les contes de fées* de l'aimable dilettante que fut le baron Walckenaër. C'est de Pétrusque, par l'intermédiaire du latin *Orcus*, que les linguistes, à la suite de Jacob Grimm et de Diez (1853), font dériver le mot « ogre » et il est introuvable dans les chansons de geste où précisément les Hongrois apparaissent sous les couleurs les plus abominables, comme ennemis de la chrétienté (cf. la pénétrante et, semble-t-il, définitive étude d'Alexandre Eckhardt, *l'Ogre*, dans la *Rev. Et. Hongr.* 1927, p. 360-377). Vétilles que tout cela, dira-t-on peut-être quand il s'agit d'une livre de cette ampleur, qui passe tant de siècles en revue, et d'un historien de ce talent et de cette « sincérité ». Mais c'est précisément en raison de ce talent et de cette sincérité, qui légitiment une des influences les plus profondes exercées sur tant de générations d'étudiants, que le lecteur, prêt à se confier, a le droit d'être sévère et de réclamer pour les choses de Hongrie le recours aux sources hongroises.

Louis VILLAT.

DRAGANU Nicolas. — *Romîni în veacurile IX-XIV pe baza toponomîci şi a onomastici*. Bucarest, Académie roumaine, 1933.

M. Drăganu, professeur de la philologie roumaine à l'Université de Cluj s'essaie aussi dans le domaine de l'Histoire et se propose de tracer, en s'appuyant sur des recherches d'ordre toponymique, la frontière occidentale de l'élément roumain. Cet ouvrage, écrit avec une érudition peu solide, trahit une imagination très arbitraire, surtout dans l'explication et dans la mise en valeur des faits historiques. De pareils travaux ne contribuent à la bonne réputation ni de l'éditeur ni même de la philologie-historique de ce pays.

Otto BICKEL. — *Russland und die Entstehung des Balkanbundes 1912, Ein Beitrag zur Vorgeschichte des Weltkrieges*. Osteuropäische Forschungen, Königsberg-Berlin, 1933.

L'auteur réunit les données éparses dans les différentes correspondances diplomatiques qui concernent la ligue chrétienne des Balkans de 1912. D'après sa thèse ce serait la Russie qui aurait suscité ce Bund provoquant ainsi la grande guerre.

George CLENTON LOGIO. — *Rumania, its history, politics and economics*. Manchester, 1932.

Cette contribution nous aide à mieux apprécier la position actuelle de la Roumanie qui nous est présentée dans une perspective historique.

Lilio CIALDEA. — *La politica estera della Romania nel quarantennio prebellico*, Bologna, 1933.

L'auteur y consacre tout un chapitre au problème danubien et traite longuement des rapports de la Roumanie avec les anciennes Puissances centrales.

Commandant H. SOKOL. — *La Marine Austro-Hongroise dans la guerre mondiale (1914-1918)*. Préface du capitaine de vaisseau A. Laurens, chef de la section historique de l'état-major de la marine. Traduction du capitaine de corvette R. Jouan. 10 photog. hors texte. Paris, Payot, 1933, in-8°, 215 p.

Cet ouvrage, rempli de données, de statistiques, de brefs récits de quelques rencontres navales, traite surtout des opérations ayant eu pour théâtre la mer Adriatique et la Méditerranée, des batailles de sous-marins et de l'action de la flottille danubienne. Le livre rend hommage à la conduite de la marine militaire d'Autriche-Hongrie, « définitivement disparue », qui a été plus qu'à la hauteur de ce que l'on pouvait attendre d'une si petite flotte. Elle le dut à ses marins bien ins-

truits et surtout à un commandement unique excellent. Ce fut d'abord l'amiral Antoine Haus, puis, après sa mort, Nicolas Horthy de Nagybánya qui fut blessé sur le « Navarra » et demeura à son poste de commandement jusqu'à ce que ses blessures lui aient fait perdre connaissance. Nicolas Horthy est actuellement, on le sait, régent de Hongrie.

E. BODNÁR.

P.-Louis RIVIÈRE. — *L'Après-Guerre 1918-1932*, ouvrage couronné par l'Académie française; Charles-Lavauzelle et Cie, éditeurs, 1932.

L'auteur a voulu donner, selon ses propres paroles, un « mémento d'histoire » et offrir au public français un raccourci documenté des événements mondiaux de l'après-guerre.

Cet effort de documentation n'est que trop sensible à la lecture de cette énumération de dates, de chiffres, de pactes, de protocoles et d'autres actes diplomatiques fort variés qui jalonnent l'histoire de ces 15 dernières années, mais qui n'en donnent point la clef. L'auteur semble « nager », si l'on veut bien nous passer ce mot, dans l'immense documentation dont il a dû se servir sans arriver à la dominer et c'est ainsi que ce bel effort aboutit à une de ces volumineuses compilations qui surmènent l'esprit sans le récompenser de la moindre clarté. Cela nous paraît être la rançon fatale de ce travail hâtif, complaisamment avoué par l'auteur, dont le présent ouvrage est le fruit.

Mais ce qui nous paraît encore plus grave c'est que, en particulier relativement à l'Europe centrale, l'auteur fait preuve d'un singulier manque de lumières. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le pauvre petit chapitre de 3 pages consacré au problème danubien. Quelques vagues généralités, c'est tout ce qu'il sait en dire.

Ou encore, prenons les chapitres isolés consacrés à chacun de ces pays, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Yougoslavie. Leur histoire se résume pour l'auteur en changements de gouvernements, en pactes et protocoles, en petits potins sans importance pour tout dire. Tout le reste, je veux dire tout l'essentiel, les problèmes économiques, géographiques, politiques, ethniques, le régime des minorités, la viabilité organique des Etats, tout ce qui fait de ce coin d'Europe un véritable guépier échappe à l'auteur.

Quant à la Hongrie, son histoire se résume en quatre points : l'intermède communiste, la déchéance du roi Charles, l'affaire des faussaires et l'affaire de St-Gothard. Des problèmes de fonds, des nécessités, des misères et des aspirations vitales du pays, de l'état moral et matériel créé par les traités, de tout

ce malaise qui pourrait coûter si cher à toute l'Europe et dont la Hongrie est loin d'être seule à souffrir, l'auteur ne semble avoir aucun pressentiment.

En résumé, c'est un ouvrage très fortement documenté, mais seulement en ce qui concerne le remue-ménage diplomatique et les faits divers de la vie mondiale. Mais tout cela demanderait à être interprété par une analyse intelligente et laborieuse, seule féconde et seule capable de révéler, au delà des apparences, les vices profonds dont souffre notre monde. Le présent ouvrage n'est point fait pour nous en instruire.

E. F.

Fairfax DOWNAY. — *Soliman le Magnifique*. Traduction française par S. M. Guillemin. Paris. Bibliothèque Historique. Payot, 248 p., avec 3 croquis, 20 frs, 1930.

Quelques tableaux saisissants nous sont présentés sous une forme plus littéraire qu'historique et ne correspondent pas toujours à la réalité telle que l'état présent des recherches nous permet de l'envisager. D'ailleurs, l'ouvrage a été construit sur les données fournies par des livres déjà périmés, datant du siècle dernier. Il est fort regrettable que les travaux publiés en langue allemande ne soient pas accessibles à l'auteur qui connaît peu les langues étrangères. Il est curieux de constater que les contradictions qui s'y trouvent n'ont pas même été éliminées de la traduction française de cet ouvrage. En ce qui concerne la Hongrie et sa soumission par Soliman on peut utiliser avec intérêt, comme correctif, l'étude sommaire de M. Szekfű, parue dans la *Revue Mondiale* du 15 décembre 1926, sous ce titre « *Le Quatrième Centenaire de la Bataille de Mohács* ».

T. B.

GEOGRAPHIE

Edgard PATIN. — *Le Commerce des Céréales dans le Bassin du Bas-Danube*. Paris, 1933, Librairie du Recueil Sirey, 8, II, 422 p.

« Ce livre vient à son heure », écrit, dans la préface de cet ouvrage, M. E. de Martonne, et nul doute que tout le monde lui donne raison. La crise économique mondiale prend, dans les pays agraires de l'Europe Orientale, l'aspect d'une crise de l'écoulement du blé. Pour toutes les maladies, la première condition de guérison est le juste diagnostic de la maladie. Pour le praticien, pour l'économiste, ce diagnostic sera faci-

ce malaise qui pourrait coûter si cher à toute l'Europe et dont la Hongrie est loin d'être seule à souffrir, l'auteur ne semble avoir aucun pressentiment.

En résumé, c'est un ouvrage très fortement documenté, mais seulement en ce qui concerne le remue-ménage diplomatique et les faits divers de la vie mondiale. Mais tout cela demanderait à être interprété par une analyse intelligente et laborieuse, seule féconde et seule capable de révéler, au delà des apparences, les vices profonds dont souffre notre monde. Le présent ouvrage n'est point fait pour nous en instruire.

E. F.

Fairfax DOWNAY. — *Soliman le Magnifique*. Traduction française par S. M. Guillemin. Paris. Bibliothèque Historique. Payot, 248 p., avec 3 croquis, 20 frs, 1930.

Quelques tableaux saisissants nous sont présentés sous une forme plus littéraire qu'historique et ne correspondent pas toujours à la réalité telle que l'état présent des recherches nous permet de l'envisager. D'ailleurs, l'ouvrage a été construit sur les données fournies par des livres déjà périmés, datant du siècle dernier. Il est fort regrettable que les travaux publiés en langue allemande ne soient pas accessibles à l'auteur qui connaît peu les langues étrangères. Il est curieux de constater que les contradictions qui s'y trouvent n'ont pas même été éliminées de la traduction française de cet ouvrage. En ce qui concerne la Hongrie et sa soumission par Soliman on peut utiliser avec intérêt, comme correctif, l'étude sommaire de M. Szekfű, parue dans la *Revue Mondiale* du 15 décembre 1926, sous ce titre « *Le Quatrième Centenaire de la Bataille de Mohács* ».

T. B.

GEOGRAPHIE

Edgard PATIN. — *Le Commerce des Céréales dans le Bassin du Bas-Danube*. Paris, 1933, Librairie du Recueil Sirey, 8, II, 422 p.

« Ce livre vient à son heure », écrit, dans la préface de cet ouvrage, M. E. de Martonne, et nul doute que tout le monde lui donne raison. La crise économique mondiale prend, dans les pays agraires de l'Europe Orientale, l'aspect d'une crise de l'écoulement du blé. Pour toutes les maladies, la première condition de guérison est le juste diagnostic de la maladie. Pour le praticien, pour l'économiste, ce diagnostic sera faci-

lité par l'ouvrage de M. E. Patin, appuyé sur une discussion extrêmement étendue et d'une très large perspective.

Bien que ce livre n'étudie la situation que dans un seul pays : la Roumanie (Valachie, Moldavie, Bessarabie), il y a des analogies trop frappantes pour que les spécialistes des problèmes du blé dans les autres pays (parmi lesquels la Hongrie), ne puissent en user avantageusement.

Et même, le livre donne plus que le titre ne promettait. En dehors du commerce du blé roumain et de sa production, des aperçus sur la situation respective et les relations entre la société, la civilisation, la population, les problèmes financiers et les voies de communication occupent une grande place dans les 400 pages de ce gros ouvrage.

Développements historiques, descriptions pittoresques (comme celle de l'« obor », la foire roumaine du blé), considérations économiques (M. Patin estime que la politique protectionniste des agricultures nationales n'est pas conforme aux intérêts des producteurs ruraux; il étudie, d'autre part, dans son chapitre final, dans quelles conditions la Roumanie pourrait redevenir le grenier de l'Europe), etc., il serait difficile de donner ici un tableau détaillé de la variété et de la richesse de la matière traitée. Aussi nous bornerons-nous à étudier quelques points plus délicats de l'œuvre.

De longs chapitres traitent de l'histoire des rapports entre les propriétés. D'après l'auteur, le régime « boyard » était relativement libéral et humain : les deux tiers de la production demeuraient entre les mains des paysans, le propriétaire en recevant le dernier tiers. Naturellement, il ne songe alors qu'au temps passé, parce que plus loin, parlant du point de vue social, il trouve raisonnable et motivée la réforme agraire d'après-guerre. A propos de cette réforme agraire il remarque qu'elle fut exécutée de la même manière dans la Bucovine, dans le Banat et en Transylvanie. « Mais, ajoute-t-il, il fallait adapter les réformes aux conditions sociales et économiques de provinces marquées au sceau de civilisations diverses. » Tout au moins, il en aurait dû être ainsi, car l'auteur a parfaitement raison lorsqu'il mentionne qu'en Transylvanie (comme d'ailleurs sur tout le territoire de la Hongrie d'avant-guerre) les événements de 1848 ont amené une réforme agraire très profonde (et naturellement pas seulement agraire, mais encore sociale et politique). L'auteur ne se trompe qu'en considérant ces réformes comme le résultat d'une révolution des « iobagi » (page 149 et 150).

Il consacre de nombreuses pages à la situation des marchés intérieurs durant la guerre et même l'après-guerre, quand s'est développée la circulation intérieure du blé du

pays agrandi. Ici il note encore que la frontière occidentale actuelle de la Roumanie coupe des régions industrielles et agraires interdépendantes et que cette frontière nouvelle a aggravé la situation des moulins de Temesvár (Timisoara), Arad et Nagyvárad (Oradea Mare; page 207). Nous pourrions ajouter : toute la vie industrielle et commerciale de ces villes est devenue problématique, comme l'existence même des régions agraires qui sont de l'autre côté de la frontière.

Intentionnellement nous avons gardé pour la fin les premiers chapitres du livre, dans lesquels l'auteur donne un fondement géographique à toute son œuvre en examinant les caractères spécifiques du milieu physique. Ces chapitres, en particulier celui intitulé : « Coup d'œil d'ensemble sur la morphologie, le climat et la nature du sol », sont peut-être un peu courts par rapport à l'importance de l'ouvrage. Ce n'est pas la faute de l'auteur, mais plutôt le fait de l'inachèvement réel des problèmes qui y sont traités.

On discutera ce qu'il dit sur les éléments météorologiques (dont la répartition relative est plus importante que les chiffres absolus). Très discutable aussi est l'effet possible sur la production de l'évaporation atmosphérique du fleuve — et encore sur un grand territoire — ainsi que l'auteur le dit à propos de la région située aux confluent du Sêret et du Prut avec le Danube (page 11).

L'auteur saisit le rôle des Carpathes comme obstacle naturel entre la plaine roumaine du Danube et la Transylvanie, mais, dit-il : « [Cela] ne correspond pas, du point de vue qui nous intéresse à la réalité des faits. Un lien étroit unit au contraire la vie de la plaine à celle de la montagne » et même, ajoute-t-il, « une civilisation commune » est née et s'est développée sur les deux versants des Carpathes (page 4). La question est discutable. Mais que la chose ne soit pas tout à fait telle, lui-même le reconnaît quand il traite de la réforme agraire (page 149). Encore plus discutable est la raison, qu'il nous donne de cette unité prétendue, et qui serait le système fluvial du Danube, « toutes les rivières du territoire roumain..... apportent leurs eaux directement ou indirectement au Danube », lisons-nous. Or, les frontières de la Roumanie actuelle dépassent de beaucoup, vers l'occident, cette région, mais comprennent, cela est certain, et probablement d'après l'opinion même de l'auteur, le territoire nommé plus haut et qu'il mentionne comme étant celui ou cette « civilisation commune » s'est développée.

Et pourtant, la plupart des fleuves venant de Transylvanie (Szamos, les Körös, Maros, affluents de la Tisza et la Tisza elle-même, dépassent tous cette frontière et, par les territoires hon-

grois ou serbes parviennent au Danube, lequel, mais seulement beaucoup plus bas, pénètre en territoire roumain.

Vu de l'intérieur, le réseau hydrographique de la Roumanie d'aujourd'hui apparaît purement centrifuge et ne parvient à se créer un système fluvial compact que grâce à des territoires totalement étrangers. Comment un tel système fluvial *centrifuge* (aggravé encore par le rôle d'obstacle morphologique que jouent les Carpathes) pourrait-il servir les intérêts *centripètes* de la civilisation qui se développe sur les deux faces de cet obstacle morphologique ? Il est difficile de le comprendre.

Bien que ce soit plutôt une faute de présentation, nous demeurons en face d'une frontière (Le dessinateur a dû oublier l'existence de la page 14. Sur cette carte la Hongrie et la Pologne ont une commune frontière (Le dessinateur a dû oublier l'existence de la Tchécoslovaquie). A l'ouest de la Roumanie actuelle l'aspect du système fluvial est complètement défiguré : le « Theiss » et la « Tisa » sont, sur la carte en question, deux fleuves différents qui se réunissent, mais aucun des deux n'est en conformité avec le cours exact de la véritable Tisza. En sorte que, naturellement, le dessin de la ligne de démarcation de la zone englobée par l'attraction du commerce bas-danubien des céréales est complètement inutilisable.

Le chapitre suivant intitulé : « *Le Danube* » se donne aussi pour but de servir de base géographique à l'ouvrage. Là aussi l'auteur explique très clairement par le régime hydrographique et la question des apports d'alluvions, les obstacles apportés à la navigation et nous explique les raisons pour lesquelles le commerce du blé, au début s'est borné aux abords immédiats de la mer.

M. E. de Martonne, professeur à la Sorbonne et directeur de l'Institut de Géographie de l'Université de Paris a écrit la préface de ce livre. Ce seul fait prouverait que l'œuvre mérite parfaitement l'intérêt des géographes.

T. MENDÖL.

(Institut de Géographie
de l'Université de Debrecen).